31761 08266213 1

Hapdé, Jean Baptiste Augustin
La naissance d'Arlequin

PQ
2274
H38N3

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lanaissancedarle00hapd

LA

NAISSANCE D'ARLEQUIN,

OU

ARLEQUIN DANS UN ŒUF,

FOLIE-FÉERIE,

EN CINQ ACTES, A GRAND SPECTACLE,

Mêlée de Pantomime et ornée de Chants, de Danses, Marches, Combats, Evolutions militaires, et neuf Tavestissemens à vue. Décors et machines de M. *Péget*, Costumes nouveaux de M. *Lamant*, mise en scène par l'Auteur.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre des Jeunes-Artistes, rue de Bondy, le 27 messidor an XI.

Par M. J. B. HAPDÉ.

Musique de M. FOIGNET fils.

A PARIS,

Chez BAREA, Libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français de la République, nº. 51.

AN XI.—(1803.)

PQ
2274
H38N3

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ARLEQUIN, enfant de la magie.	M. *Foignet fils.*
KOSMOGOR, grand magicien.	M. *Lefèbvre aîné.*
ALFREGONDE, fée puissante et ennemie de Kosmogor.	Mlle *Fabre.*
FATZIMA, fée puissante.	Mlle *Lejeune.*
PANTALON, seigneur vénitien.	M. *Delpech.*
COLOMBINA, sa fille.	Mlle *Martin.*
GONDOLPHO, seigneur vénitien, prétendu de Colombina.	M. *Lefebvre jeune.*
PIERROT, valet du seigneur Pantalon.	M. *Liez.*
FIDÉLIA, suivante de Colombina.	Mlle *Joséphine.*
ALCINE, FLORAMIR. } fées bienfaisantes.	Mlles *Adélaïde.* *Jenny.*
Le GÉNIE des Arts, Le GÉNIE de la Force, Plusieurs GÉNIES. } Génies bienfaisans.	M. *Thibouville.*
L'ORACLE noir, génie malfaisant.	M. *Thibouville.*

Esprits malins représentés par des femmes.

Plusieurs Esprits malfaisans.

Petits Génies ailés.

Chevaliers vénitiens.

Ecuyers.

Laquais.

Esclaves noirs.

Douze Mages.

La scène se passe dans l'Univers.

LA
NAISSANCE D'ARLEQUIN,
OU
ARLEQUIN DANS UN OEUF.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un bois sacré couvert d'épais feuillages : au fond s'élève une montagne : ce lieu n'est éclairé que par un croissant de lune, brillant d'un vif éclat, à travers quelques légers nuages ; au milieu du théâtre on voit un buisson de fleurs.

SCENE PREMIERE.

Le Magicien KOSMOGOR, *debout et entouré de six mages.*

KOSMOGOR.

Nous voici arrivés au pied de la montagne mystérieuse ; sachez maintenant, disciple de l'art magique, le secret important que je vous ai promis d'y révéler.

Alfregonde, cette fée cruelle, dont le nom seul jette partout l'épouvante et la terreur, est depuis long-tems l'unique objet de mes profondes méditations ; retiré dans ce bois sombre et silencieux, je m'y suis constamment occupé des moyens les plus sûrs de mettre un terme à ses forfaits.

Le destin, en lui accordant un pouvoir que rien ne saurait ébranler et contre lequel on chercherait envain à lutter, a prédit que ce pouvoir cesserait d'être invincible, alors qu'un enfant naîtrait hors les loix ordinaires de la nature, que cet enfant, grandissant tout-à-coup, lui causerait soudain la mort, s'il parvenait jusqu'aux limites de son affreux empire, sans avoir commis, pendant son voyage, une seule imprudence. Par des charmes puissans, des filtres et des

conjurations que j'ai mises en usage tour-à-tour, bientôt vous verrez en moi le créateur de cet être surnaturel. Le moment s'approche où ce prodige doit paraître à vos yeux : lorsque le béfroi de la tour des augures, qui s'élève au-dessus de ces monts, frappera la troisième heure de la nuit. Des feux follets voltigeront au-dessus de ce buisson enchanté, c'est de son sein que sortira le vengeur des crimes d'Alfregonde et de la gloire immortelle de Kosmogor.

A ce même signal, des fées, des génies et des esprits bienfaisans se rassembleront de toute part en ce lieu, et présideront à la naissance de mon intéressante créature. Chacun d'eux lui fera un don, science, talent, beauté, tout en lui sera parfait. (*Le béfroi frappe un coup.*) (*Mouvement, leurs regards se dirigent vers le buisson.*) (*Le béfroi continue de frapper; au troisième coup, des feux follets voltigent au-dessus du buisson. Musique qui exprime la joie de Kosmogor.*

Je triomphe ! Alfregonde, encore quelques momens et tu ne sera plus. (*Une musique céleste et lointaine se fait entendre.*)

L'air frappé de sons harmonieux m'annonce l'approche des puissances aériennes et terrestres ; suivez-moi, une grotte voisine et souterraine, dont l'entrée n'est connue que de moi seul, renferme toutes les choses nécessaires à cette auguste cérémonie.

(*La musique reprend.* Kosmogor *sort*, *les mages le suivent.*)

SCENE II.

(Du haut de la montagne on voit descendre à pas lents la troupe des Génies et des Esprits, dans l'ordre suivant. Deux Mages, tenant chacun une torche, faite en forme de trompe ; de tems-en tems, dans le cours de la marche, ils soufflent dans ces trompes qui jetent des vapeurs lumineuses et éclairent le cortège d'une manière neuve et magique. Suivent les Génies supérieures, au milieu d'eux un mage porte un aigle, et on lit en lettres transparentes, au-dessous : FORCE, COURAGE. Un Mage, portant une troisième trompe lumineuse, précède sept esprits malins, représentés par des femmes, vêtues de tuniques bleue ciel, parsemées de caractères hyéroglifiques en argent. Toutes ont une aigrette sur la tête. Dans leur centre une d'elles porte un singe. Au-dessous on lit en transparent : ESPRIT MALIN, ADRESSE. Un Mage portant une quatrième trompe lumineuse précède un trophée d'arts et de sciences, on lit cette légende au milieu de plusieurs attributs : SCIENCES ET ARTS. Le Génie suit. Quelques mages ferment la marche. Le cortège défile le long de la montagne, lorsqu'il est vers le milieu de la scène.)

SCENE III.

(Les Mages de Kosmogor paraissent, quatre portent des candélabres, le cinquième un trépied, le sixième un gros lièvre magique, Kosmogor tient sa baguette d'or. La marche des mages croise celle des Génies, tantôt intérieurement, tantôt extérieurement, tous se placent en demi-cercle autour du buisson.)

CHOEUR.

O souveraine puissance,
Abandonnez le séjour des cieux,
Venez présider en ces lieux,
A la plus auguste naissance.

(Un frémissement de timballes annoncent l'arrivée des fées.)

SCENE IV.

(Fatzima, dans une gloire, descend au fond du théâtre, Alcine et Floramir, chacune dans un char de nuages, descendent sur le côté toutes restent suspendues au-dessus des Génies et Esprits. Ceux-ci, à leur arrivée, mettent un genou en terre. (Tableau général.)

FATZIMA.

RÉCITATIF.

Kosmogor, tes accens ont pénétrer la nue,
A tes vœux aussitôt Fatzima s'est rendue,
Tu vois à mes côtés Alcine et Floramir.

TOUTES LES FÉES.

Par tout notre pouvoir, nous voulons te servir.

(Pendant la ritournelle Kosmogor fait ses conjurations sur le buisson.)

ARIETTE.

Au nom du ciel et de la terre,
Viens, ô mon fils! sors du néant,
Tout te présage un avenir prospère
Parais, parais, je t'évoque à l'instant.

(On voit peu-à-peu le buisson s'ouvrir, un petit œuf est couché orizontalement.)

TOUT LE MONDE ÉTONNÉ.

O prodige inconcevable!...
Honneur, honneur, honneur au fameux Kosmogor.
Aucun magicien ne nous offrit encor;
Un chef-d'œuvre si grand, une chose semblable!
Honneur, honneur, honneur au fameux Kosmogor!

FATZIMA.

Je donne à cet enfant, esprit, beauté, sagesse.

ALCINE.

Amour...

FLORAMIR.

Fidélité...

(Un violent coup de tonnerre se fait entendre, des éclairs brillent de divers points.)

KOSMOGOR.

Récitatif pressé.

Qu'entends-je? affreux évènement,
Que je ne puis comprendre,
Hélas ! Alfregonde à l'instant
En ces lieux va se rendre.

TOUT LE MONDE EN CHOEUR.

Alfregonde !...

(Roulement de timballe, son prolongés de trompettes et tronbones. Coup de tonnerre.

SCENE V.

(Alfregonde sur un char à bascule, une torche à la main, descend avec rapidité.)

ALFREGONDE, *avec fureur.*

La voilà ! perfides ennemis ! vos noirs projets me sont connus ; en vain vous cherchez à conspirer dans une retraite obscure ; Kosmogor, en surprenant les secrets de la nature, a déjà borné le terme de mon existence, je le sais, et mon pouvoir, jusqu'à ce moment insurmontable, peut succomber aux efforts de votre ligue odieuse ; je le sais encore, mais tremblez tous pour cet être factice destiné à usurper ma puissance ; je saurai la défendre jusqu'à la mort. Je voue d'avance cet enfant à toutes les infortunes, à la laideur la plus hideuse, aucun mortel ne pourra soutenir sa vue sans être frappé d'effroi, et ces traits horribles se perpétueront de race en race jusqu'à la dernière génération. Adieu.

(Le tonnerre gronde, Alfregronde s'enlève en secouant son brandon.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, excepté ALFREGONDE.

FATZIMA, LES FÉES ET LES ESPRITS.

Bravons ces affreuses menaces
De cet être libérateur,
Chacun sera le protecteur
Veillons sur lui, suivans ses traces.

CHOEUR DE FÉES ET ESPRITS.

Oui, oui, nous le protégerons.

CHOEUR DES GÉNIE.

Qu'il vive, nous le défendrons.

(A ce mot, qu'il vive, Kosmogor touche l'œuf de sa baguette, l'œuf grossit à vue d'œil; enfin on voit passer la tête d'Arlequin; puis une partie de son corps, puis une jambe, puis enfin son corps tout entier; mais il ne peut se soutenir et roule à terre, il se relève avec peine, marche pas à-pas.)

Kosmogor vaau-devant de lui, le touche de sa baguette et lui donne à l'instant de la force : Arlequin, qui n'a jusqu'alors d'autre vêtement qu'une trousse de feuillage, est de suite couvert des habits d'Arlequin, il se jette à ses pieds, puis dans ses bras : puis se retournant, apperçoit le brillant cortège qui a assisté à sa naissance, il est effrayé, ne sais ou se cacher, veut se mettre sous la robe de Kosmogor.

Les chars descendent jusqu'à terre et les fées s'approchent d'Arlequin; tout le monde s'avancent en même tems.)

FATZIMA.

Ne crains rien, enfant timide, tu sauras bientôt que nous ne cherchons point à te faire de mal; c'est nous, au contraire, qui devrions reculer à l'aspect de ta figure; mais apprends à nous connaître pour tes bienfaitrices; ce chapeau, une fois placé sur ta tête, non seulement aura le pouvoir de cacher aux mortels tout ce que tes traits ont d'irrégulier et de repoussant, mais encore il embellira ta figure et te rendra charmant; prends aussi cet anneau, c'est un talisman avec lequel tu pourras te transporter par tout; mais garde toi de te le laisser ravir; avec lui tu seras invulnérable, et la fée Alfregonde, que tu es destiné à vaincre, n'aura aucun pouvoir sur toi, par lui tu obtiendras tout pour le bien, mais rien pour le mal, car, à l'instant même les malheurs les plus grands viendraient fondre sur toi.

KOSMOGOR.

Mon fils, ces tablettes magiques vous donneront, par leur seule lecture, la connaissance de toutes choses, et par elles vous serez aussi savant que si vous aviez parcouru toute la terre, surtout ne les perdez point, elles vous indiqueront d'elles-mêmes les pièges que l'on cherchera à vous tendre. Vous aurez besoin de les consulter dans plus d'une occasion. Bientôt on vous verra glorieux et puissant, si toutefois vous observez strictement ce que vous venez d'entendre; mais rappelez-vous qu'une seule imprudence entraînerait votre perte.

Un char est prêt à vous transporter sur les bords du grand Lac des écueils, il est ainsi nommé, parce que sous la dénomination de la barbare Alfregonde, peu de voyageurs y naviguent sans périls. Là, une piroque, confiée à vous seul, vous ménera sur les côtes de la Terre de feu. Dès que vous y aurez posé le pied, l'empire d'Alfregonde sera anéanti, et elle-même aura vécu.

CHOEUR.

Il faut partir, le ciel est sans nuage
Et promet en ce jour, le plus heureux succès;
Il faut partir, sans tarder davantage,
Tu reviendras puissant, glorieux à jamais.

(Pendant ce chœur les fées se placent dans leur char.)

FATZIMA.

Souviens-toi de notre défense,
Redoute une seule imprudence.

LE CHOEUR RÉPÈTE.

Redoute une seule imprudence.

(Lorsque le chœur reprend, Arlequin exprime une frayeur mortelle en voyant le char s'élever: le char du fond s'enlève perpendiculairement, les deux chars des côtés se croisent en s'élevant. On aperçoit sur la montagne un char roulant traîné par de petits Génies ailés, les Esprits malins prennent Arlequin par la main et le conduisent jusqu'au char; pendant ce tems on chante.)

Il faut partir, etc, etc.
Bon voyage!
Bon voyage!

(Tout le monde lui fait un signe d'adieu, Arlequin gravissant la montagne y répond, les mains s'élèvent vers les cieux.) (Tableau général.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un site délicieux et enchanteur sur le bord d'un lac ; des statues, des vases en augmentent l'ornement. A droite est l'extérieur d'un portique. Au milieu du théâtre s'élève, sur des degrés, un piedestal, de petits génies enlacés de guirlandes sont couchés sur ces degrés et sommeillent. On voit çà et là des jeunes filles, vêtues de blanc et décorées de guirlandes de pavots, dormir sur des lits de gazon ; des esclaves noirs étendus auprès du portique, dorment aussi, leur lance entre leurs bras. Tableau.

SCENE PREMIERE.

(La terre vomit quelques flammes. Alfregonde paraît, elle promène ses yeux sur tout ce qui l'entoure avec un air mystérieux.

ALFREGONDE.

Mes ordres sont exécutés : àma voix, cette île, sortie du sein des eaux, ne peut manquer d'arrêter mon ennemi dans sa course, les attraits qui, de tous côtés, s'offrent à la vue, et que par mon art j'ai sû en un instant rassembler en ce lieu, sans doute le séduiront ; s'il aborde Alfregonde, la victoire est à toi ! Il te sera facile de lui faire accepter ta main avec la possession de cette île, et, par cette ruse, de lui ravir l'anneau fatal qu'il porte à la main droite, cet anneau qui le rend invulnérable, en même tems qu'il lui donne un pouvoir presqu'égal à ta puissance ! Que ne lé possédais-je déjà. Kosmogor ! Fatzima ! combien il me tarde de vous prouver tout ce que peut mon ame vindicative.

(Un bras rouge et énorme sort d'une coulisse, la main sert d'indicateur.)

Mon génie familier m'annonce le prochain passage du dangereux voyageur, redoublons, s'il est possible, d'astuce et de perfidie, les momens sont précieux. Entrons dans ce palais où je pourrai tout voir sans être apperçue.

(La musique exprime le mouvement d'une barque mollement agitée par les flots.)

SCENE II.

(Arlequin paraît dans sa pirogue, dont il est le pilote. Il s'arrête stupéfait et examine attentivement. Il fait entendre qu'il doit passer outre, en effet il pousse sa pirogue, puis revient, se querelle avec lui-même, envoie des baisers à toutes les jeunes filles qu'il voit endormies sur le bord du rivage; il ne peut plus y tenir: il saute à terre; Arlequin prend un baiser à chacune des dormeuses, et saute de joie. Alfregonde sort du temple et va s'emparer des tablettes qu'Arlequin a oubliées dans sa chaloupe, elle rentre dans le temple en touchant de sa baguette les petits Génies, qui se réveillent tout-à-coup. Surprise extrême d'Arlequin. Les petits Génies l'entraînent jusqu'au bas du piedestal, où il lui font signe de monter; à peine Arlequin est-il monté, que ses vêtemens changent en ceux d'un prince magnifiquement décoré. (ce costume est idéal.) Dans le même tems, au bruit d'une fanfare, toutes les jeunes filles et les esclaves se réveillent et se prosternent aux pieds d'Arlequin. Alfregonde, dans un costume élégant et brillant, paraît à la porte du palais et semble triompher. Une inscription transparente, soutenue par des guilandes de fleurs, formant un couronnement, descendent aussi au même instant au-dessus de la tête d'Arlequin. Le transparent porte ces mots: ARLEQUIN, ROI DE L'ISLE DU SOMMEIL.) (Tableau.)

CHOEUR.

O mortel généreux,
Recevez notre hommage
Notre réveil est votre ouvrage,
Régnez sur nous, comblez nos vœux.

(Arlequin descend du piedestal, s'empresse de les saluer, ôte précipitamment son chapeau en chantant.)

Bon jour, bon jour.

CHOEUR, *jetant un cri.*

Quel monstre abominable,
Fuyons, fuyons, ah! c'est le diable!

SCENE III.

ARLEQUIN, ALFREGONDE.

ARLEQUIN, *sans voir Alfregonde.*

Maudit chapeau! tu ne sortiras plus de dessus ma tête. (*il l'enfonce.*) Ce n'est pas ma faute; j'ai lu en route dans

mes tablettes de mon petit papa, que pour être poli en Europe, il fallait ôter son chapeau, moi, j'ai cru devoir ôter mon chapeau. Eh!... mais où sont-elles donc les tablettes de mon petit papa? (*il cherche sur lui.*) Ah! que je suis donc étourdi. Je les ai laissé dans mon petit bateau. (*Il court vers le rivage.*)

ALFREGONDE, *l'arrêtant.*

Ne les cherchez point, seigneur...

ARLEQUIN.

D'où venez-vous donc, vous?

ALFREGONDE.

Je n'ai point quitté ces lieux.

ARLEQUIN.

Vous êtes de ce pays-ci.

ALFREGONDE.

Oui, seigneur...

ARLEQUIN.

En ce cas-là, rendez-moi mes tablettes.

ALFREGONDE, *à part.*

Tu ne les reverras plus. (*haut.*) Seigneur, dans un instant on vous les apportera.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que vous faites ici, vous?

ALFREGONDE.

Vous voyez en moi, seigneur, la veuve infortunée du roi Morphéide, votre prédécesseur.

ARLEQUIN.

Votre prédécesseur?... Je suis donc roi, moi.

ALFREGONDE.

Lisez, seigneur, tel est l'ordre souverain du génie qui veille sur cette île. (*Elle lui montre le transparent.*)

ARLEQUIN.

Comment, je suis roi. (*il saute, il danse.*) Ah! je suis roi, monsieur le destin, je vous remercie; c'est un bel emploi, ça au moins; puisque je suis roi, c'est donc à moi tout ce qui est dans le royaume.

ALFREGONDE.

Oui, seigneur.

ARLEQUIN.

Et ces jolies petites figures qui étaient là aussi?

ALFREGONDE.

Elles font partie de vos sujets.

ARLEQUIN.

Sont elles veuves comme vous ?

ALFREGONDE.

Aucune d'elles n'est mariée.

ARLEQUIN.

Je les épouses toutes, ça m'est égal.

ALFREGONDE.

Mais, seigneur...

ARLEQUIN.

Je ne leur ôterai jamais mon chapeau ; je déjeûnerai avec mon chapeau, je dînerai avec mon chapeau, je souperai avec mon chapeau, je coucherai avec mon chapeau...

ALFREGONDE.

Les usages de cette île...

ALREQUIN.

Je m'en moque.

ALFREGONDE.

Le génie tout puissant Zoïfred.

ARLEQUIN.

Je ne connais pas cet homme-là.

ALFREGONDE, *avec force.*

Redoutez son courroux, et sachez vous conformer à ses suprêmes volontés. Les voici.

ARLEQUIN, *un peu effrayé.*

Tout doux, tout doux, comme vous vous fâchez ? J'écoute.

ALFREGONDE.

Le nom de la femme que doit épouser le successeur du roi Morphéïde, est connu seul du génie protecteur de cette contrée ; en présence du peuple assemblé, ce nom vous sera transmis tout-à-coup par un moyen surnaturel, mais que j'ignore entièrement.

ARLEQUIN.

C'est différent, c'est différent ; nous le verrons quand nous y serons.

ALFREGONDE.

Aujourd'hui, seigneur ; il est écrit que cette illustre alliance aura lieu le jour même où l'étranger, favorisé par Zoïfred, débarquera dans cette île.

ARLEQUIN.

C'est-à-dire qu'il faut que je me marie aujourd'hui ! et si je n'étais pas venu ?

ALFREGONDE.

Notre sommeil eut duré peut-être des siècles...

ARLEQUIN.

Ça, dites-moi donc, est-ce que cette envie de dormir vous prend souvent ?

ALFREGONDE.

Sitôt après les funérailles de chaque roi.

ALLEQUIN.

Le singulier pays ! et les reines ne meurent donc jamais les premières ?

ALFREGONDE.

Pourquoi cette question seigneur ?

ARLEQUIN.

Je suppose que je vinsse à vous épouser, puis ensuite à vous perdre, c'est fini, vous voilà morte... Serais-je obligé aussi de dormir jusqu'à ce que une étrangère abordât dans cette île.

ALFREGONDE.

Non, seigneur.

ARLEQUIN.

Ah ! je ne m'endormirais pas, bon, et les jolies petites gentilles fillettes non plus ?

ALFREGONDE.

Non plus.

ARLEQUIN.

Ah ! que je suis content... que je suis content !...

ALFREGONDE.

Seigneur, le tems presse, il faut que les ordres supérieurs s'exécutent. Seule chargée de ce soin, je vais faire tout préparer pour l'auguste élection d'une reine.

ARLEQUIN.

D'une reine, c'est entendu... N'oubliez pas mes tablettes, s'il vous plaît.

(*Alfregonde salue Arlequin. Arlequin portant la main à son chapeau.*)

Je garde mon chapeau, si vous permettez, c'est pour ne pas vous faire peur.

ALFREGONDE, *le menaçant en arrière*

Tu ne m'échapperas pas. (*Elle entre dans le palais.*)

SCENE IV.

ARLEQUIN, *seul.*

Cette belle femme-là a quelque chose qui me déplaît. Je ne sais quoi définir dans ses traits ; mais je la crois un peu méchante... Ainsi, d'après ce que j'ai lu dans les tablettes de mon petit papa, et ce que je vois ici, cela prouverait bien qu'il y a de méchantes femmes partout.

A cela près, c'est un fort joli pays que celui-ci, ma foi, je crois que je m'y accoutumerai. J'ai eu raison de ne pas passer outre. Aller dans une terre de feu, c'est sûrement un pays chaud ; l'air est tempéré dans cette île ! déclarer une guerre de sorcier à une femme que je n'ai jamais vu, qui ne m'a jamais fait de mal, ma foi j'étais bien fou... J'entends parler...

SCENE V.

(Pendant la fin de la scène précédente, on voit, de divers côtés, les jeunes filles s'approcher, en tremblant, d'Arlequin, qu'elles examinent attentivement.)

ARLEQUIN.

Approchez, approchez, je ne suis pas un lougarou, je n'ôterai plus mon chapeau, afin de vous plaire toujours.

CHOEUR *gracioso.*

Quelle aimable figure !
Quelle noble tournure !
Comme je l'aimerais !
Moi je le chérirais !
Moi je l'adorerais !

ARLEQUIN, *se rengorgeant.*

Oh ! la bonne aventure ;

UNE JEUNE FILLE.

Regardez, son air est charment !

ARLEQUIN.

C'est fort honnête, assurément !

UNE AUTRE.

Quel coloris sur son visage !

ARLEQUIN.

Que n'est-ce vrai ? mon dieu ! j'enrage !

CHOEUR.

Ah ! les beaux yeux, et quel regard flatteur.

ARLEQUIN.

Ah ! mon chapeau que tu me fais d'honneur.

RECITATIF.

Puisque vous desirez une amoureuse chaîne,
Qu'elle est celle de vous qui voudrait être reine.

CHOEUR.

C'est moi, c'est moi, c'est moi.

ARLEQUIN.

Vous m'étourdissez, sur ma foi.

UNE VOIX.

Je vous aimerai.

UNE VOIX.

Je vous chérirai.

UNE VOIX.

Vous carresserai.

UNE VOIX

Vous embrasserai.

C'est moi, c'est moi, c'est moi.

(*Arlequin se bouche les oreilles et veut fuir. Elles le suivent partout.*)

ARLEQUIN.

Vous me rendez sourd, sur ma foi,

CHOEUR.

C'est moi.

ARLEQUIN.

Tais-toi.

CHOEUR.

C'est moi.

ARLEQUIN.

Tais-toi.

(Arlequin prend le parti d'ôter son chapeau: toute les jeunes filles jettent un cri et fuyent jusqu'au fond du théâtre seulement. Arlequin remet presqu'aussitôt son chapeau.)

ARLEQUIN.

Je savais bien que je vous ferais taire.

CHOEUR, *en se rapprochant.*

Quelle aimable figure, etc. (*jusqu'au récitatif.*

(*Une marche succède au chœur.*)

SCENE VI.

(Six esclaves noirs ouvrent la marche : deux trophées d'armes, portés par des noirs cuirassés, quatre femmes de la suite de la reine, trois petits Génies, deux noirs portant sur un coussin un diadême, un écrin de pierreries, trois Génies, quatre femmes de suite. Alfregonde, quatre noirs ferment la marche, le cortège se sépare en

deux parties, Arlequin est monté sur les dégrés du piedestal, Alfrégonde est à sa droite. Les trophées à sa droite et à sa gauche; musique bruyante, annonçant le vol rapide d'une colombe qui vient se reposer sur le trône d'Arlequin; un billet est attaché à son col : surprise générale. Alfregonde cherche à cacher les transports de sa joie.)

ARLEQUIN, *déroulant un parchemin, l'examine de tous côtés et de tous sens. Il se frotte les yeux.*

Je n'ai pourtant pas la berlue, je ne vois rien du tout sur cette carte argentée...

ALFREGONDE, *frappée d'étonnement.*

Serait-il possible? (*elle arrache la carte des mains d'Arlequin, le considère, descend sur l'avant-scène, tout le monde suit.*) (*à part.*) Mon nom s'est effacé! Fatzima, ce trait est digne de ton inimitié.

ARLEQUIN.

Puisque le défunt me laisse carte blanche... je vais choisir.

ALFREGONDE, *pouvant à peine se contenir.*

Choisissez, seigneur, vous en avez le droit.

ARLEQUIN.

Madame, je vous crois une très-brave et honnête femme, tout l'annonce sur votre figure, mais la figure est si trompeuse, c'est au cœur qu'il convient mieux de s'en rapporter; comment bien connaître le cœur d'une femme, c'est difficile, mais ce n'est pas impossible; j'ai trouvé dans les tablettes de mon petit papa, tablettes que, par parenthèse, vous devez me rendre...

ALFREGONDE, *avec impatience.*

Continuez, seigneur.

ARLEQUIN.

J'ai donc trouvé dans ces tablettes un excellent moyen pour cela, et si vous y consentez, je vais le mettre en usage.

ALFREGONDE.

Rien ne peut vous être refusé, seigneur...

(*Arlequin range de droite et de gauche tous les assistans, frappe la terre. Aussitôt un miroir, richement drapé, s'élève au milieu de l'espace.*)

Un miroir. (*à part.*) Quel peut être son projet?

ARLEQUIN.

Comme vous voilà tous stupéfaits; eh bien, oui, c'est un miroir...

ALFREGONDE, *dissimulant.*

Tant de puissance à droit de nous surprendre.

ARLEQUIN.

Eh ! vous ne me connaissez pas encore;... vous saurez qui je suis; à présent nous pouvons commencer l'opération.

(Musique. Tout le monde s'empresse autour du miroir, néanmoins à une certaine distance. Arlequin prend Alfregonde par la main et la place, la partie gauche de son corps en face du miroir; alors il frappe dessus légèrement avec son anneau, un cœur noir se peint à l'instant. Surprise, effroi d'Alfregonde, qui cherche à cacher sa honte.)

(*Elle sort furieuse et rentre dans le palais.*)

SCENE VII.

ARLEQUIN.

Ah ! vous ne vous y attendiez pas? hein ? Comment trouvez-vous mon petit miroir, madame la reine au cœur noir ? J'en suis bien fâché, mais je ne puis pas vous épouser avec un cœur barbouillé comme cela. Cherchons dans ces jolies petites figures...

(Musique. Il examine, amène une jeune fille devant le miroir, frappe, un cœur bleu apparaît.)

Ah ! vous êtes amoureuse, et vous ne le disiez pas; allez, petite vilaine trompeuse, rejoindre votre bon ami.

(Musique. Il en choisi une troisième, la glace reflechit, un grand cœur jaune, la jeune fille se sauve et disparaît.)

Ah ! la vilaine couleur.

(Musique ! une quatrième remplace bientôt la troisième, la glace offre un cœur blanc comme la neige.)

Ah ! à la bonne heure, voilà un cœur pur et innocent, s'ils sont rares, encore en trouve-t-on. Peuple ! j'ai l'honneur de vous prévenir en ce moment... que... Comment te nomme-t-on ?

COLOMBINA, *avec timidité.*

Colombina.

ARLEQUIN.

Que Colombina est la reine... la reine du roi... de quoi diable suis-je roi ? (*il regarde au-dessus de sa tête l'inscription.*) de l'île du Sommeil. (*il lui offre la main et vont tous deux s'asseoir sur l'estrade du milieu. Tout le monde s'agenouille, les soldats présentent les armes.*) (*Tableau.*)

CHOEUR, *précédé d'une fanfare militaire.*

Chantons, chantons et célébrons sans cesse
L'union d'Arlequin et de Colombina.

ALFREGONDE, *interrompant.*

RÉCITATIF.

(*Coup de tonnerre, nuit.*)

Suspendez vos chants d'allégresse.

CHOEUR.

(*Tout le monde passe de l'autre côté du palais.*)

Ecoutons, cette voix est là.

ALFREGONDE.

RÉCITATIF.

Colombina n'est point seule maîtresse,
Ni d'accorder sa main, ni de donner son cœur;
Elle est en mon pouvoir, jamais on ne le fronde,
Frémissez à mon nom, je m'appelle Alfregonde!!!

CHOEUR.

O ciel.

ALFREGONDE.

Ici rien n'est réel, tout est enchantement.
Arlequin reconnais ce que peut ma furie;
Ces femmes, ces enfans, par un enlèvement,
Viennent d'être arrachés du sein de leur patrie.
Rome, Naples, Madrid, Venise, (1) sont les lieux
Où j'ai pris ces beautés, pour fasciner tes yeux,
Proclame en cet instant qu'Alfregonde est ta femme,
Sinon tout va périr par le fer et la flamme.

(Des flammes sortent aussitôt du milieu de la scène, les soldats lèvent leurs lances et leurs sabres, et sont prêts à frapper.) (Tableau.)

Le tonnerre gronde.

Décides-toi, j'ai dit
Et le charme est détruit.

(Aussitôt Arlequin est travesti, on le revoit dans son costume ordinaire, les Génies disparaissent. Colombina semble égarée, ainsi que toutes les femmes, elles vont et viennent dans le plus grand désordre.)

Hélas! hélas! où sommes-nous?
O mon père!
O mon frère!
Secourez-nous.
Grand dieu calmez votre injuste courroux.

(1) Au nom de chacune des villes, les femmes successivement font un geste d'étrange surprise; à celui de Venise, Colombina paraît émue.

(Toutes les femmes se mettent à genoux et implorent le ciel. Arlequin seul debout, se promène sur l'avant-scène d'un air agité et préoccupé ; il gesticule, frappe des pieds, se parle en lui-même, et, croyant que c'est devant lui qu'on se prosterne, il fait signe aux femmes d'être tranquilles et les rassure. Le chœur continue.)

Soyez sensible à notre prière !

ARLEQUIN, *toujours marchant.*

Je m'occupe de votre affaire.

LE CHOEUR.

Laissez-vous, laissez-vous fléchir ;
Laissez-vous, laissez-vous attendrir.

ARLEQUIN, *espèce de Récitatif.*

Non, je ne te crains pas, va, femelle du diable,
Mon petit talisman me sera favorable.

ARLEQUIN.

Levez-vous.

CHOEUR.

Levons-nous.

ARLEQUIN.

Quittons ces lieux.

CHOEUR.

Quittons ces lieux,
Ce séjour est odieux.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ALFREGONDE.

ALFREGONDE.

Arrêtez, malheureux,
Demeurez en ces lieux.

ARLEQUIN, *met le sabre à la main.*

Suivez-moi, suivez-moi, courage,
Je vais nous ouvrir un passage.

CHOEUR.

Plus d'effroi, plus d'effroi, courage,
Il va nous ouvrir un passage.

ALFREGONDE.

Soldats, frappez, servez ma rage,
Je veux nager dans le carnage,

CHOEUR D'ESCLAVES NOIRS.

Frappons, frappons, servons sa rage,
Nous nagerons dans le carnage.

ARLEQUIN ET CHOEUR.

Non, non, nous ne te craignons pas.

ALFREGONDE.

Je vous suivrai jusqu'au trépas

CHOEUR D'ESCLAVES.

Nous vous suivrons jusqu'au trépas.

(Arlequin se tient au-devant des femmes et les couvre de son corps, le piedestal et les degrés ayant disparu, ils reculent ainsi pas-à-pas. Alfregonde et les soldats veulent les suivre; Arlequin frappe la terre de sa batte et aussitôt une grille d'or s'élève et devient une barrière insurmontable, qui sépare Alfregonde d'Arlequin et de ses esclaves. (Tableau.) Les femmes et les filles se rangent en deux parties dans le fond du théâtre. Au signal d'Arlequin son petit bâtiment paraît, Arlequin monte dessus avec Colombina, ils vont partir lorsque des chaloupes, remplies d'esclaves noirs, s'approchent tout-à-coup. Le mât s'ouvrant comme un évantail, devient un ballon, le petit bâtiment, la nacelle, Arlequin s'enlève ainsi à la vue de ses ennemis. Les femmes, les jeunes filles et les enfans descendent en même tems, par une ouverture qui s'offre à leurs yeux, et disparaissent insensiblement en formant une chaîne de leurs bras. Rage, désespoir d'Alfregonde.) (Tableau général.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une place publique. A gauche est l'extérieur d'une superbe maison.

SCENE PREMIERE.

PIERROT, *sortant de la maison.*

Bath ! bath ! bath ! j'leur dis, ils n'veulent pas me croire, c'est des bêtises qui vont faire là. Vouloir courir après des filles que l'diable a emporté ! c'est qu'il n'a pas choisi les plus vilaines, il s'y connaît, mademoiselle Colombina, entre autres, c'était un astre en personne, et mon objet, ma chère petite Fidélia...la fille de confiance de la maison! quelle perte pour moi ! plus de confiture... de pastilles ! de gimblettes. Ah ! mon dieu !... elle était jolie, gentille... à croquer ! A propos de figure, ah ! quelle noire réflexion y m'vient là, si l'diable s'avisait aussi un jour d'enlever les plus jolis garçons de Venise... je n'suis pas laid... malheureusement pour moi... Il n'vous préviens pas encore... car not' demoiselle... mon dieu ! mon dieu !... la veille de sa noce... on allait s'mettre à table, je m'en souviendrai long-tems ; nous n'avons pas dîné hier de s'taffaire là. V'là que tout-à-coup la table est renversé, la maison ébranlée, un brouillard épais s'répand par tout, il fait nuit pendant une minute, et par après on voit... qu'on n'voit plus mademoiselle Colombina. Les uns pensent que c'est signe de queuque chose, les autres que c'est signe de rien du tout ; mon maître il dit, dit-y, qu'il faut s'aller battre contre les esprits, qui dit. Il prétend lui qu'il y en a bien plus de faibles que de forts... et qu'on aura la victoire pourvu qu'on ait pas le dessous. (*musique guerrière annonce :*) Ce sont les preux chevaliers qui s'mettent en route, j'vas sur la place Saint-Marc, pour mieux les voir défiler. (*il sort.*)

SCENE II.

(La marche reprend. Quatre écuyers, cinq preux chevaliers cuirassés et casqués la lance à la main, trois pages, l'un d'eux porte un guidon sur lequel on lit d'un côté : VIVRE POUR ADORER LES BELLES : et de l'autre, MOURIR POUR LES DEFENDRE. Le seigneur Pantalon. Valets de pied. Le cortège se range obliquement sur une seule ligne.)

PANTALON, *aux chevaliers.*

Braves chevaliers, votre généreux dévouement passera à la postérité. Guidez dans vos brillans exploits par le seigneur Gondolpho, dont le zèle égale le courage, le succès de vos armes, n'est pas douteux. Volez à la recherche des jeunes beautés vénitiennes qui sont peut-être en ce moment sous l'affreuse domination de quelques féroces enchanteurs; combattez à mort le pouvoir de ces êtres malfaisans, et songez que l'amour et l'hymen couronneront votre noble entreprise.

GONDOLPHO.

Oui, nous braverons tous les périls et nous triompherons: recevez, seigneur, le serment inviolable que nous faisons ici à la face du ciel. (*il prend le guidon.*) Vivre pour adorer les belles, mourir pour les défendre. Voilà notre devise.

CHOEUR.

Jurons, jurons, de vaincre ou de périr.
Barbares enchanteurs qui ravîtes nos belles,
Nous vous attaquerons, et, dussions nous mourir,
Ou vous nous les rendrez, ou nous mourrons près d'elles.
Jurons, jurons, jurons de vaincre ou de périr.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, PIERROT.

PIERROT, *accourant.*

Ah! mon dieu, mon dieu! qu'est-ce que j'ai vu, qu'est-ce que je viens de voir.

PANTALON.

Ciel! qu'a-t-il vu?...

PIERROT.

Ah! mon dieu! oui, c'est lui, c'est lui-même.

PANTALON.

Qui donc?

PIERROT, *jettant un cri.*

Ah! qui m'a fait peur.

PANTALON.

Parleras-tu! qui donc as-tu vu?

PIERROT, *s'écriant.*

Le diable!...

TOUT LE MONDE, *effrayé.*

Le diable!...

PIERROT.

Il tient mademoiselle Colombina entre ses bras.

TOUT LE MONDE.

Colombina !...

PIERROT.

Oui, je l'ai vu descendre au milieu de la place Saint-Marc, dans une grosse machine qui est dix fois plus grande que toute la ville, et puis v'là qu'en même tems la terre s'entrouve... et qu'il en sort un grand char couvert de fleurs et de lauriers. Dans ce char sont toutes les jeunes dames qu'avais disparues, c'est à qui les enlèvera, les embrassera... les étouffera.

GONDOLPHO, *interrompant.*

Je vole éclaircir le fait.

(Musique bruyante annonçant l'arrivée d'Arlequin et de Colombina, en même tems, dans la coulisse, des voix :)

Les voilà ! les voilà ! les voilà !

(Les chevaliers volent au-devant de leurs belles.)

PIERROT.

Tiens, tiens, il est à cheval, à présent.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, ARLEQUIN, COLOMBINA, FIDÉLIA, ses quatre compagnes.

ARLEQUIN, *monté sur un cheval richement harnaché, paraît le premier et fait le tour de la place en trottant.*

Place ! place ! place à la princesse Colombina. (*tout le monde se range.*)

(Colombina, dans un costume riche et éclatant, entre au milieu de quatre autres compagnes d'infortunes. Bientôt elle s'élance dans les bras de son père, et les quatre dames dans ceux de leurs chevaliers, Fidélia dans ceux de Pierrot qui s'écrie. *V'là mon objet.* (Tableau.) Arlequin descendu de son cheval, saute au col de son rival qu'il ne connaît pas : il en fait bientôt autant à Pantalon. Gondolpho paraît scandalisé de cette conduite, et Pierrot est stupéfait de surprise.)

PANTALON.

Ma chère fille ! tu m'est donc rendue, ce n'est point un songe.

ARLEQUIN.

Elle revient de loin, je vous en réponds.

COLOMBINA.

Voici mon libérateur.

GONDOLPHO.

Je brûle d'apprendre, belle Colombina...

ARLEQUIN, *se mettant entre deux.*

Ne brûlez pas tant, mon bon ami, ne brûlez pas tant...

GONDOLPHO.

Impertinent! savez-vous bien qui je suis...

PANTALON.

Paix! paix! Ecoutez-moi.

AIR.

Dans ma maison, je vous conjure,
Suivez-moi, messieurs, et rentrons,
A notre aise nous entendrons
Le récit de cet aventure.

CHOEUR.

Allons, puisqu'il nous en conjure,
Dans sa maison, rentrons, rentrons,
A notre aise nous entendrons
Le récit de cette aventure;
Rentrons, rentrons.

(Les chevaliers donnent la main à leurs belles. Gondolphe offre la main à Colombina Arlequin la lui offre aussi, elle accepte celle d'Arlequin. Gondolpho est outré de colère; tout le monde entre, excepté Pierrot.)

SCENE V.

PIERROT, FIDÉLIA.

PIERROT, *refusant d'entrer avec Fidélia.*

Non! non, non pas: ah, bon oui, entrez si vous voulez: on ne m'y attrapera pas... j'ai trop bien vu ce que j'ai vu.

FIDÉLIA, *souriant.*

Qu'as-tu donc à craindre, mon pauvre Pierrot?

PIERROT.

Ce que j'ai à craindre, on voit bien que vous êtes familiarisée maintenant avec les sorciers, les magiciens, les diables, mais je ne le suis pas, et je ne veux pas me trouver au vis-à-vis d'un de ces messieurs-là, dans une maison qui va peut-être s'engloutir tout d'un coup à plus de trente cents milles lieues sous terre... au moins, dans la rue, sauve qui peut; quand il sera parti, c'tollibrius, à la bonne heure.

FIDÉLIA.

Son départ n'est pas si prochain... tu ignores donc qu'il va devenir l'époux de notre jeune maîtresse

PIERROT.

Ah ! mon dieu ! nous voilà tous ensorcelés. Vous verrez qu'il faudra que je le serve à table, moi, et qu'un beau jour, d'un regard ou d'un geste, il me rendra borgne ou boiteux pour amuser la société.

FIDÉLIA.

Le seigneur Arlequin n'est pas aussi méchant que tu le supposes, et tu l'aimeras toi-même lorsque je t'apprendrai tout ce qu'il a fait pour nous délivrer d'un affreux esclavage.

PIERROT.

Vous croyez ça, vous ! ah ! que vous êtes bonne ; quand je dis bonne, pas toujours : ce n'est pas là vot' défaut capital.

FIDÉLIA.

Comment ?

PIERROT.

J'veux dire qu'vous êtes par fois un petit brin colère, revèche, capricieuse, maline, coquette...

FIDÉLIA.

M. Pierrot...

PIERROT.

Ça n'fait rien... Tout le monde sait qu'au fond vous n'avez pas le cœur noir... Ah ! c'n'est pas ce qu'empêchera not' mariage, mademoiselle Fidélia... Comme je l'aime. (*il lui prend la main et la baise.*)

FIDÉLIA, *lui donnant un soufflet.*

Adieu mon petit Pierrot, c'est à-compte sur les caresses que je vous promets dans notre joli ménage. L'imbécile. (*elle rit.*) Ha ! ha ! ha ! (*elle sort.*)

SCENE VI.

PIERROT, *seul, le cheval d'Arlequin attaché à la maison.*

Imbécile, nigaud... benais... ça m'est égal... Vous avez beau regarder, je ne cours pas après vous, je ne passerai pas le seuil de la porte pour tous les états vénitiens. (*Il apperçoit le cheval d'Arlequin.*) Tiens, v'là son cheval à ce damné sorcier, comme il est beau, j'crois ben ça lui coute pas cher. Ces magiciens, ça vous fait des chevals comme une mouche. Il a l'air bon enfant celui-là. (*il s'en approche un peu et le salue. Le cheval lui rend le salut par un mouvement de tête.*) Ah ! *La naiss d'Arlequin.*

la ! la ! la ! est-ce qu'il aurait l'entendement d'une personne naturelle ? comme il est honnête ! (*il s'en approche un peu plus près le chapeau à la main.*) Seigneur cheval, voulez-vous bien m'faire l'honneur tant seulement d'vous laisser toucher ? (*Le cheval fait signe que oui.*) C'est décidé, c'est queuqu'génie que c'tanimal-là. . . . . Pardine sûrement ; ça se peut ben, il y a tant d'génies qui sont bêtes . . . . ça prend toutes sortes de formes, les sorciers. . . Ah ! si j'osais monter d'sus, le quart d'un petit instant... ça me donnerait peut-être de l'esprit de me mettre à cheval sur un génie, et je desire tant en avoir. Il est bien poli ; il faut que je lui demande, qu'est-ce que je risque ! (*Il va vers le cheval en faisant de grandes salutations.*) Seigneur cheval... j'aurais une petite demande à vous demander... Il ne répond rien... c'est qu'il écoute... quoique vous soyez une bête, seigneur cheval, je suis encore plus bête que vous, certainement, puisque tout le monde dit que j'suis un âne. Ça m'donnerait-i un brin d'esprit si j'montais sur votre dos ? (*le cheval fait signe que oui.*) Il a dit que oui, il la dit, il la dit. (*Musique. Il détache le cheval avec précipitation et monte dessus. Le cheval fait le tour du théâtre au grand trot. Pierrot a peur, il crie* :) Arrêtez, seigneur cheval, j'ai assez d'esprit. (*Le cheval tout-à-coup se sépare en deux parties, les pieds de devant vont d'un côté, ceux de derrière d'un autre, et Pierrot tombe à terre avec la selle.*) Ha, la, la, la !

(Il se relève en faisant mille contorsions, et s'en va boitant en emportant sa selle. La musique prend le genre convenable au morceau suivant)

SCENE VII.

ARLEQUIN, GONDOLPHO.

ARLEQUIN, *paraissant le premier.*

Jamais je ne la quitterai.

GONDOLPHO.

Jamais je n'y renoncerai.

TOUS DEUX.

Audace extrême !
Celle que j'aime.

GONDOLPHO.

Ensem On ne peut plus me la ravir.

ARLEQUIN.

On ne peut plus nous désunir.
C'est moi, c'est moi qu'elle préfère.

GONDOLPHO.

J'ai la promesse de son père,
Jamais je n'y renoncerai.

Ensem

ARLEQUIN.

Jamais je ne la quitterai.

GONDOLPHO.

Hé bien ! que par le sort des armes
Chacun se dispute ses charmes,
Sa main sera le prix du vainqueur.

ARLEQUIN.

Sa main sera le prix du vainqueur.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, COLOMBINA.

COLOMBINA.

Ah ! ciel ! quel nouveau malheur !

ARLEQUIN, GONDOLPHO.

Ah ! ciel ! ah ! ciel ! quel nouveau malheur !

COLOMBINA.

Mon père veut dans sa colère,
M'éloigner à jamais de ces lieux.

ARLEQUIN, GONDOLPHO.

Son père veut dans sa colère,
L'éloigner à jamais de ces lieux.

COLOMBINA, *à Arlequin.*

Oui, c'est en vous seul que j'espère !

ARLEQUIN.

Ensem

Oui, c'est en moi seul qu'elle espère !

GONDOLPHO.

Quoi ! c'est en lui qu'elle espère !

COLOMBINA.

Je n'ose reparaître à ses yeux !

CHOEUR, *dans la coulisse.*

Ah ! retenez votre colère.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, PANTALON.

PANTALON.

Non, je ne puis calmer ma fureur !

CHOEUR.

Ah ! retenez votre colère.

PANTALON.

Pour ma famille quel déshonneur.

COLOMBINA.

Ensemble { De grace appaisez-vous, mon père !

CHOEUR.

Ah ! retenez votre colère.

PANTALON.

Fille ingrate, ôte-toi de mes yeux.

ARLEQUIN, GONDOLPHO.

Mettez un terme à vos alarmes,
Déjà nous sommes d'accords ;
Pour décider de notre sort,
A la main nous mettrons les armes.

COLOMBINA, *s'écriant.*

Grands dieux !

CHOEUR, *montrant Arlequin.*

Il est magicien.

ARLEQUIN.

De mon pouvoir ne craignez rien.

GONDOLPHO.

Non, non : je ne redoute rien.
Dans la forêt de Salaverne.

LE CHOEUR, *à voix basse.*

Dans la forêt de Salaverne.

GONDOLPHO.

Auprès de l'antique citerne.

LE CHOEUR.

Auprès de l'antique citerne.

GONDOLPHO.

Cette nuit,
A minuit.

CHOEUR.

A minuit,
Cette nuit,
Trouvons nous tous
Aux rendez-vous.

(Colombina éplorée rentre dans la maison ; les dames la suivent, le reste se dispersent ; Arlequin sort d'un côté, Gondolpho de l'autre. Le jour baisse sur la fin de cette scène.)

SCENE X.

PANTALON, *seul.*

Quel étrange évènement ! ma fille et quatre de ses compagnes transportées dans une île inconnue par cette fée Alfregonde, dont on dit tant de choses, ramenées près de moi par un autre pouvoir magique... et tout cela dans le même

jour ! Son cœur en peu d'instant s'est épris de ce jeune aventurier. (Parlons plus bas, ces gens-là ont des lutins partout.) Ensorte qu'elle ne veut que lui pour époux. Épouser un sorcier ! un magicien ! un homme qui a des correspondances avec Satan ! Il faut être folle... Cette nuit va tout décider ; mais si le seigneur Gondolpho succombait, que ferais-je ?

SCENE XI.

PANTALON, PIERROT.

PIERROT, *d'un air pensif.*

Mais ous qu'il est passé. Je l'ai d'mandé à tout le monde, personne n'en a vû ni la tête ni la queue.

PANTALON.

Je serais inconsolable de cette perte, un si charmant garçon.

PIERROT.

Ça fait un drôle d'animal...

PANTALON.

Ayant toutes les qualités possibles, tous les talens imaginables.

PIERROT.

Quoiqu'ça, quand il galoppe, il trotte trop fort, gn'ya pas de plaisir.

PANTALON.

La figure la plus belle, la plus noble...

PIERROT.

Et puis ces oreilles. Ah ! qu'elles sont longues.

PANTALON, *marchant, sans s'appercevoir, du côté de Pierrot.*

Jamais je ne retrouverai un gendre semblable !

PIERROT, *s'approchant de Pantalon.*

C'est une bête unique dans son espèce. Oh ! que j'ai eu peur en tombant, quand j'y pense ; à présent c'est passé, je n'ai plus peur, j'm'en moques.

(Pantalon et Pierrot se heurtant se jettent à genoux)

PANTALON.

Ah ! ciel ! seigneur esprit ! seigneur esprit ! au secours !

PIERROT.

Ah ! seigneur cheval, seigneur cheval, pardon, pardon pardon !

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, *des Domestiques sortant de la maison avec des lumières.*

PANTALON, *levant la tête.*

Ah ! c'est toi, Pierrot !

PIERROT, *levant aussi la tête.*

Le seigneur Pantalon !

(Il restent tous deux en attidude, et se montrant aux doigts mutuellement et riant aux larmes.)

PIERROT, *se relevant.*

Ah ! mon dieu, que nous sommes bêtes.

PANTALON.

En vérité, tu m'as effrayé. On n'entend parler que d'enlèvement, d'apparitions, de fantômes, d'esprits !...

PIERROT.

Tiens, il m'a pris pour un esprit.

PANTALON.

Je me suis trompé, mon ami ; mais qu'elle heure est-il ? (*il regarde à sa montre.*)

PIERROT.

J'ai entendu sonner dix heures à la grosse horloge, il y a une heure et demie.

PANTALON.

Onze heures précises, ne perdons pas un moment ; qu'on illumine sur le champ ma plus riche gondole. (*Un écuyer sort.*)

PIERROT.

J'irai aussi en gondole, n'est-ce pas ?

PANTALON.

Oui, sans doute, avec mes autres laquais.

PIERROT, *avec joie.*

Chez qui donc que nous allons souper en ville ce soir ?

PANTALON.

Que t'importes.

PIERROT, *embarrassé.*

C'est... c'est pour le dire aux autres gondoliers.

PANTALON, *avec intention.*

Hé bien ! dit leur que je vais souper ce soir... dans la forêt de Salaverne.

PIERROT, *saisi, et tremblant.*

(*à part.*) Dans la forêt... (*il feint de sentir quelque douleurs.*) Seigneur Pantalon, n'auriez vous pas assez des autres laquais sans moi, aye !... aye !... ah !...

PANTALON.

Qu'as-tu donc ?

PIERROT, *faisant mille contorsions.*

Aye ! aye ! aye ! il vient de me prendre, aye ! aye ! aye ! une colique d'estomac... aye ! aye ! mon dieu !...

PANTALON.

Hé bien, tu resteras... vas te coucher, mon garçon.

PIERROT.

Merci, seigneur Pantalon... aye ! aye !

(Pantalon fait signe au second écuyer de marcher devant lui ; tandis que Pantalon a le dos tourné, Pierrot se moque de lui. Pantalon se retourne, Pierrot contrefait le malade, Pantalon fait quelques pas, Piarrot recommence ses singeries, Pantalon le surprend.)

PANTALON, *le menaçant.*

Ah ! monsieur le drôle.

PIERROT, *entre dans la maison.*

Je ne le ferai plus jamais. (*Pantalon et l'écuyer rentrent ensuite.*)

SCENE XIII.

Le théâtre change et représente une forêt couverte d'un épais feuillage. Au fond on voit la mer Adriatique, dans le lointain une partie de la ville de Venise, toute illuminée ; la haute colonne de la place Saint-Marc se distingue sur tout; à gauche, sont les ruines d'une citerne. Vers le second plan est un vieux tronc d'arbre, un banc de gazon est au pied.)

ARLEQUIN, *après avoir regardé partout, une épée sous son bras.*

Oui, c'est bien ici ! voilà le lieu du rendez-vous ; mon petit talisman, tu ne m'as trompé ; ah ! comme je t'aime. (*Il baise son anneau.*) Quel bonheur ! quel plaisir ne m'as-tu pas déjà procuré ? c'est bien dommage que tu ne veuilles pas me servir dans cette circonstance ; mais on te l'a défendu, tout pour le bien, rien pour le mal ; ah ! je m'en souviens, tu es plus obéissant que moi ; si je ne m'étais pas arrêté dans cette île séductrice, je n'aurais pas perdu les tablettes de mon petit papa, j'y pourrais lire maintenant l'issue de cette catastrophe, elles m'indiqueraient les sûrs moyens de me ga-

rantir de tout évènement... Qu'est-ce que je dis ? je radote, je radote, si je n'étais pas descendu dans l'île du Sommeil, je n'aurais pas connu ma bonne petite Colombina, ce nom seul me fait oublier toutes les fautes que j'ai pû commettre. Je serais bien riche, bien puissant, je pourrais, comme la vilaine Alfreconde, enlever en un instant des belles femmes, des jolies filles... mais tout cela ne vaudrait pas une petite place dans ton cœur. Non, non, Arlequin, il ne faut jamais envier le pouvoir des méchans.

Il est à présent onze heures et demie... peut-être dans trois-quarts d'heures je n'existerai plus. Ah ! oui, si le seigneur Gondolpho me tue, j'en mourrai de chagrin... A propos... ah ! misérable, misérable, je n'ai pas un seul témoin ! l'amour me trouble la cervelle ; comment faire, je ne connais personne dans la ville, qu'est-ce qui voudrait prendre mon parti... Je dois cependant redouter la jalousie de mon rival, s'il me voit seul ; mais puisque je n'ai pas de témoin, mon adversaire ne doit pas en avoir non plus. Ah ! que j'imagine un bon moyen. Ce leger stratagême, ne ferait de mal à personne, entendez-vous, mon petit talisman, ne ferait de mal à personne, dites moi donc si vous m'avez compris. (*On lit à l'instant par un transparent sur le vieux tronc d'arbre ce mot* : OUI. (*Le mot disparaît. Arlequin saute de joie.*) il m'a compris ! il m'a compris ! et vous voulez bien me prêter votre secours. (*Le mot* NON *paraît et disparaît de suite.*) Que je suis malheureux ! qu'est ce que je vais devenir. (*Il tombe à genoux.*)

(Des sons aigus se font entendre, des flammes sortent de la citerne, un homme vêtu d'une robe blanche, ayant une barbe fort longue et fort épaisse, de la même couleur, une figure pâle et blême, s'élève du milieu de la citerne. Arlequin est épouvanté, il cherche à se cacher.)

L'ORACLE BLANC.

RÉCITATIF.

Pour éprouver ce matin ta valeur,
Dans l'île du Sommeil, on exposa ta vie,
Et de ton dévouement, Alfregonde ravie,
Veux te prêter secours dans ton malheur.
Arlequin, sache qu'elle pardonne
A tes discours injurieux :
En ce moment elle te donne
Le pouvoir de tout faire en ces lieux.

(L'homme blanc s'engloutit dans les flammes.)

ARLEQUIN, *courant vers la citerne.*

Et les tablettes de mon petit papa, (*il reste un moment rê-*

veur.) Je ne puis pas revenir de ce que je viens d'entendre !... comment, il serait possible que la fée Alfregonde... (*La musique exprime le tumulte lointain d'une foule de monde.*) Ah ! mon dieu, voici déjà la foule des curieux. (*Musique.*) Que de gondoles sur la mer ! que de grandes torches allumées... Allons, allons, Arlequin, il n'y a plus à balancer, il faut profiter de l'offre qu'on vient de te faire, tu réfléchiras demain, mon ami ; ah ! messieurs les curieux, je vais bien vous punir.

(Arlequin fait une courte conjuration avec son épée, puis frappe la terre. Au même instant les ruines de la citerne se métamorphosent en un tombeau, un saule s'élève auprès, en deçà, au second plan, un arbre tortueux sort également avec rapidité, la forêt s'épaissit dans le fond, par des arbres touffus. Arlequin satisfait s'enfonce dans la forêt.)

SCENE XIV.

(Des domestiques portant des flambleaux précèdent la foule qui traverse la scène en paraissant étonnée.)

PANTALON, *suivi de deux laquais avec des torches.*

C'est une chose imaginable ! impossible de trouver le lieu du rendez-vous. Où donc est cette maudite citerne ! A chaque instant on s'égare les uns, les autres, on se parle, on se voit par intervalle, et l'on ne peut se joindre ; cherchons toujours.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, GONDOLPHO, *précédé d'un laquais ayant une torche allumée.*

GONDOLPHO.

Ah ! seigneur Pantalon, je vous retrouve enfin.

PANTALON.

Suivez mon conseil, seigneur Gondolpho, remettez ce cartel à demain au grand jour.

GONDOLPHO.

Demain ! demain mon rival ne sera plus, les obstacles irritent ma vengeance. Continuons nos recherches... Un tombeau !... j'ai parcouru cent fois cette forêt, jamais je n'y ai vu ce monument ; une inscription, lisons. (*Il s'en approche pour l'examiner et lire l'inscription. Les flambeaux s'éteignent.*) O rage ! ô fureur. (*Musique.*) (*Il marche à tâtons et sort d'un côté, Pantalon de l'autre. Les laquais se dispersent aussi.*)

SCENE XVI.

(Pierrot, une lanterne à la main ; un manteau sur ses épaules. Il avance pas à pas et avec beaucoup de crainte, bientôt il se heurte contre le tombeau.)

Un tombeau ! un grand tombeau !... est-il là pour m'ensevelir, où aller seul dans c'te forêt ? (*il marche en appelant.*) Hé ! par ici. (*il se heurte contre le tronc d'arbre.*) Alte-là ! (*il regarde avec sa lanterne.*) C'est un vieux tronc d'arbre... un banc est au pied, ma foi je me repose, j'en ai grand besoin ; mettons ici ma lanterne. (*elle s'éteint aussitôt.*) Ha ! ha ! hala ! je n'y voit goutte ; comment faire, maintenant ? Faudra-t-il que je reste là, sans boire ni manger, jusqu'à demain matin.

AIR.

Je me meurs de frayeur
Et tout mon corps frissonne ;
Ah ! pour moi, quel malheur,
J'suis poltron comme personne ! (*bis.*)
Dans ce lieu, sur ma foi,
Tout inspire l'effroi,
Le vent et les hiboux
Le hurlement des loups ;
Guia peut-être des brigands,
Et puis des revenans ;
Si j'allais voir céans,
Dans c'te forêt obscure,
Roder par ci, par là,
La vilaine figure,
D'mon défunt grand papa, ah !
J'entens du bruit dans cet épais feuillage,
C'te nuit s'ra mon dernier jour, je gage !
Je me meurs de frayeur, etc.

J'ai froid... j'ai faim, j'ai soif. (*il baille.*) Si je pouvais dormir... qui dort dine, selon le proverbe, peut-être que j'oublierai d'souper ; essayons. (*Il s'enveloppe dans son manteau et se couche sur le banc.*)

SCENE XVII.

ARLEQUIN, PIERROT, *endormi.*

ARLEQUIN.

Le seigneur Gondolpho s'approche de ce côté, tout son

monde est bien dispersé, profitons de l'instant favorable ; premièrement, il faut le mettre dans son tort. (*Il frappe la terre de sa batte, les choses reprennent leur état naturel.*

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, GONDOLPHO.

GONDOLPHO.

Tout le monde s'éloigne de moi, de quelque côté que j'aille, le plus morne silence succède insensiblement au tumulte. Où suis-je maintenant ?

ARLEQUIN.

Auprès de l'antique citerne, seigneur, où je vous attends depuis trop long-tems.

GONDOLPHO.

Vous avez enchanté cette forêt malgré votre promesse.

ARLEQUIN.

N'ayant que moi pour appui, j'ai cru devoir rendre nos armes égales, en écartant, par quelques prestiges, la foule de vos défenseurs.

GONDOLPHO.

Mais, est-il bien certain qu'ici je sois près de l'antique citerne ? et qui me prouvera que vous même êtes seul ?

ARLEQUIN.

Voyez, seigneur.

(Musique ; une flamme sort du vieux tronc d'arbre, éclaire à l'instant et de la manière la plus vive le lieu du rendez-vous, Arlequin, avec son épée, indique la citerne. Gondolpho est ému. Comme tous deux sont au-delà du tronc d'arbre, il n'apperçoivent ni l'un ni l'autre Pierrot qui dort en avant.)

ARLEQUIN, *à part.*

Voilà le moment de la crise. (*haut.*) En garde, défendez-vous !

GONDOLPHO, *se mettant en garde.*

Périsse le plus dangereux rival !

(Musique. Les deux combattans s'apprête à férailler. L'obscurité la plus grande remplace la clarté. Tous deux se mettent, sans le savoir, entre le vieux tronc d'arbre et le percent. Dans ce moment, Pierrot, en rêvant, tombe et roule à leurs pieds. Chacun croit avoir tué son ennemi.)

ARLEQUIN.

Il est tué.

GONDOLPHO.

Il est mort.

ARLEQUIN.

Dans la crainte que la justice ne fasse des poursuites contre moi, jettons son corps dans la citerne.

GONDOLPHO.

Sa blessure pourrait ne pas être mortelle, dans cette citerne je veux le précipiter.

(Musique mystérieuse. Chacun tour-à-tour soulève Pierrot, et le traîne l'un par la tête, l'autre par les pieds.)

ARLEQUIN, *se reposant.*

Ah! qu'il est lourd!

GONDOLPHO, *se reposant.*

Qu'il est pesant!

ARLEQUIN, *se reposant.*

Il avait bien soupé.

GONDOLPHO, *se reposant.*

Mais il se traîne de lui-même... Heureuse idée.

(Sitôt que Pierrot est jetté dans la citerne; Arlequin et Gondolpho sortent par deux côtés opposés. Pierrot jette les haut cris!)

SCENE XIX.

PIERROT, *dans la citerne.*

Ha! là. Ha! là. A moi, je me noie.

SCENE XIX.

PANTALON, PIERROT *dans la citerne. Laquais avec des flambeaux. Tout le monde arrivant successivement.*

FINAL.

PANTALON.

J'entends des cris...

CHOEUR.

Approchons, approchons.

UN LAQUAIS.

Mais, que vois-je? une lanterne!

PIERROT.

Au secours! au secours! dans la citerne!

CHOEUR.

Dans la citerne, ô ciel! cherchons! cherchons!

Dieux ! c'est Pierrot !

PIERROT.

Oui, c'est lui même.

CHOEUR.

Surprise extrême.

(On lui jette une ceinture à l'aide de laquelle on le remonte.)

Qu'un prompt secours
Sauve ses jours !

PANTALON.

Quel accident terrible.

(Pierrot paraît.)

CHOEUR.

Comme il est noir !

PIERROT, *pleurant.*

Hélas ! est-il possible,
J'fais peur à voir.

PANTALON.

Allons, allons, allons, amis quittons la place,
Du seigneur Gondolpho, chechons, cherchons la trace.

CHOEUR.

Oui, oui,
Cherchons,
Marchons,
Quittons la place.

(Tout le monde se met en mouvement pour se disperser : quelques gondoles reparaissent : plusieurs vénitiens et vénitiennes s'y placent. Pierrot, soutenu par deux laquais, peut à peine marcher, il tombe sur le banc de gazon. Les gondoles partent. (Groupes, tableaux variés.)

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

Le théâtre représente un superbe salon. Au fond, au lieu de porte, est une glace qui surmonte une console garnies de fleurs. A droite et à gauche sont des portes d'entrées; près de la porte, à gauche, est une croisée.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, *accourant.*

Ah! que je suis heureux! je n'ai plus de rival... Colombina, Colombina où est-tu? que je t'annoce cette bonne nouvelle! pauvre petite bonne amie! qu'est-ce que tu serais devenue, si j'étais mort... (*Réfléchissant.*) Qu'est-ce que tu serais devenue? je voudrais bien le savoir; aurais-tu violé tes sermens, de n'aimer, de n'épouser jamais un autre que moi... Diable, c'est bien embarrassant de m'assurer de cela. Si je lui écrivais que je suis tué?... ça ne vaudrait rien: si, si... (*il va s'appuyer sur le dos d'un fauteuil garni jusqu'en bas.*) oh! oui, si je pouvais prendre pour un petit moment la figure et les vêtemens du seigneur Gondolpho? (*au même instant il est travesti.*) Eh mais? est-ce un songe? (*il va se regarder dans la glace.*) Je ne me reconnais pas moi-même... Ah! bonne Alfregonde! c'est donc à vous que je dois cela? car je n'ai rien demandé à mon petit talisman. Il m'aurait sûrement encore répondu non. (*il parle à son anneau.*) Je suis fâché, monsieur, je suis fâché contre vous. Mais voyez donc comme il est avantageux pour moi de n'avoir pas été m'emparer des richesses de la fée Alfregonde. On a bien raison de dire qu'il ne faut jamais dans la vie se faire l'ennemi de personne, car on à besoin de tout le monde. Quelqu'un vient dans cette appartement, c'est Colombina avec son père. Hem! hem! (*il se redresse.*)

SCENE II.

COLOMBINA, ARLEQUIN, PANTALON.

PANTALON.

Eh! quoi, seigneur! vous ici? et je l'ignorais, c'est en vain que nous vous avons cherché, une partie de la nuit,

dans cette forêt maudite : des enchantenens toujours nouveaux s'opposaient apparemment à notre réunion.

COLOMBINA, *d'abord frappée.*

Votre arrivée en ces lieux semble annoncer votre triomphe..

ARLEQUIN, *avec une autre voix et une contenance noble.*

Ce triomphe est un deuil, puisqu'il vous allarme.

COLOMBINA.

Ainsi, Arlequin...

ARLEQUIN.

A succombé...

COLOMBINA.

Ciel !

PANTALON.

Venez dans mes bras, mon cher gendre. (*Arlequin s'élance dans les bras de Pantalon.*)

COLOMBINA

O douleur mortelle. (*Colombina chancèle, Arlequin la soutient et la fait asseoir dans un fauteuil.*)

PANTALON.

Ma tendre fille...

COLOMBINA.

Non, je ne lui survivrai pas...

ARLEQUIN.

Elle s'évanouit... n'avez-vous pas quelqu'élixir ?

PANTALON.

Oui, oui, Fidélia : Pierrot, laquais, eh ! vîte du secours ; je reviens à l'instant. (*il sort.*)

SCENE III.

ARLEQUIN, COLOMBINA, *évanouie.*

ARLEQUIN.

Colombina ! Colombina ! entends ma voix, je suis Arlequin... Ah ! mon dieu, je vais être cause de sa mort, Colombina ! (*elle le repousse.*) Elle ne veut pas me voir. (*il se place derrière son fauteuil et la considère.*) Si je pouvais redevenir Arlequin. (*à l'instant il reprend son costume.*) Ah ! bonne Alfregonde ! Colombina, ouvre tes yeux, c'est Arlequin !

COLOMBINA, *ouvrant les yeux.*

Que vois-je ? c'est lui ! (*elle se jette dans ses bras*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, PIERROT.

PIERROT.

Hé ben ! hé ben ! qu'est-ce qu'il y a ? Ah ! le damné sorcier ! le v'là encore. (*il sort en criant.*) Seigneur Pantalon, il n'est pas mort, venez donc voir.

ARLEQUIN.

Je suis perdu, où me cacher.

(Il va pour se cacher derrière un des fauteuils, aussitôt il reprend encore une fois les vêtemens du seigneur Gondolpho; Colombina est étonnée, Arlequin lui fait signe de se remettre dans le fauteuil. Il se place auprès d'elle.)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, PANTALON.

PIERROT.

Tenez, tenez le voyez-vous ? ah !...

PANTALON, *la fiole à la main.*

Imbécile ! nigaud !

ARLEQUIN, *malignement.*

Mademoiselle à retrouvé connaissance... cela va un peu mieux.

PIERROT.

Je l'ai vu de mes yeux, il était-là !

PANTALON.

Tais-toi, tais-toi, cours avertir le notaire, et dis que l'on serve le repas.

PIERROT.

Le repas ! bon !

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Le seigneur Gondolpho.

TOUS.

Gondolpho !

PIERROT.

Ah ! nous allons voir...

ARLEQUIN.

Il faut faire chasser cet imposteur. (*à part.*) Comment me tirer de-là ?

SCENE VII.

GONDOLPHO, Chevaliers, Ecuyers, Dames.

GONDOLPHO.

Seigneur Pantalon, apprenez ma victoire ! Qu'apperçois-je ici, un autre moi-même ?

(Trois sons de trompettes qu'accompagne un roulement de timballes, épouvantent tout le monde.)

KOSMOGOR, *dans la coulisse..*

Fils indigne.

ARLEQUIN.

Ah ! c'est la voix de mon petit papa. (*il s'approche peu-à-peu du derrière du fauteuil.*)

KOSMOGOR.

C'est assez abuser de l'erreur. (*Musique.*)

ARLEQUIN.

Il est fâché.

KOSMOGOR.

Renonce à ton amour. (*Musique.*) Un autre sort t'est réservé (*Musique.*) Penses-y bien, un peu plus tard peut-être, tu ne seras plus en mon pouvoir. (*Musique.*)

(An même moment Arlequin est de nouveau travesti et paraît dans son costume ordinaire.)

TOUT LE MONDE.

Arlequin !

PIERROT.

Non, je ne l'avais pas vu...

PANTALON.

Vil suborneur ! sortez à l'instant de chez moi.

(Musique. On se jette sur Arlequin, on le pousse à la porte. Colombina intercède envain pour lui.)

PIERROT, *derrière la foule.*

Tapez, tapez fort, fort.

(Arlequin rentre au même moment par la fenêtre, et va taper sur le dos de Pierrot qui crie de toutes ses forces, puis il caresse Colombina et saute par la fenêtre. Pantalon fait passer sa fille dans la pièce voisine et invite Gondolpho et les chevaliers à en faire autant.)

SCENE VIII.

PIERROT, *ferme la croisée.*

SCENE IX.

(Des laquais apportent une table servie. Les laquais sortent.)

SCENE X.

PIERROT, *seul.*

La belle table ! faut espérer que nous dînerons aujourd'hui. Mais quel malheur qu'on ne m'laisse pas prendre une petite place à une bonne table comme celle-là ! Ah ! queu coup superbe qui m'vient. (*avec vîtesse.*) Au lieu d'avertir l'seigneur Pantalon, j'vas fermer à double tour la porte de l'appartement, ainsi que celle de l'escalier. Je me mettrai à table, je mangerai tout, puis après je jetterai les hauts cris, et j'dirai que c'est le damné d'sorcier qu'à tout emporté.

(Musique. Il ferme les portes, prend un fauteuil et se met à table, à peine a-t-il mangé que son ventre s'enfle à vue d'œil et devient énormement gros. Pierrot veut en vain quitter la table, il crie, les portes s'enfoncent, on entre.)

SCENE XI.

PANTALON, TOUT LE MONDE.

PANTALON.

Il me paraît que les enchanteurs s'occupent quelquefois de la punition des gourmands.

PIERROT, *pleurant.*

Ha là le ventre... j'étouffe.

PANTALON.

Qu'on aille promptement chercher un médecin ; je te chasserai coquin. (*un valet sort.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Seigneur ! seigneur ! toutes les cascades de votre parc viennent de jaillir d'elles-mêmes.

PANTALON.

Ah ! ciel !

LE LAQUAIS.

Les vases et les statues changent de place, en dansant plusieurs de ces dernières se heurtent et se brisent ; votre superbe Diane...

PANTALON.

Eh bien ?

LE LAQUAIS.

Est en ce moment aux prises avec Hercule, qui lui a déjà cassé les deux bras.

PANTALON.

Ç'en est fait, la maison est ensorcellée, courons-y porter remède, s'il est possible ; ma fille, je vous défends de sortir de cette appartement. (*Pantalon sort avec Gondolpho.*)

PIERROT, *s'écrie du haut de la colonne.*

Hé ben ! hé ben ! vous me laissez-là ! ah ! mon dieu !

SCENE XIII.

COLOMBINA, PIERROT.

COLOMBINA, *à part.*

C'est un tour d'Arlequin certainement.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Le Médecin.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, ARLEQUIN, *déguisé en Médecin.*

(Musique. Arlequin entre avec vivacité, fait un signe d'intelligence à Colombina, tâte le pouls à Pierrot et sort de dessous sa robe un grand vilbrequin pour lui faire la ponction. A la vue de cet instrument, Pierrot se lève et se sauve, les laquais courent après lui.)

ARLEQUIN.

Voilà ce que je demandais, nous sommes libres, sachons en profiter, ton père est dans son parc à regarder le jeu de ses cascades et le ballet de ses statues, les laquais sont à la poursuite de Pierrot, fuyons, il en est tems, nous irons au temple de l'hymen, et nous serons à jamais heureux...

COLOMBINA.

Mais, cette voix, que ta-t-elle dit, personne de nous n'a distingué que des sons, tu avais l'air bien triste en l'écoutant.

ARLEQUIN.

Ce n'est rien, ce n'est rien, encore une fois ma Colombina, viens, viens avec moi.

(Musique. Il veut entraîner Colombina, elle s'y refuse d'abord, elle se laisse enfin entraîner, près de la porte, tous deux s'arrêtent, ils entendent du bruit et peignent leur agitation et leur inquiétude; à l'instant la glace du fond disparaît, un berceau de roses blanches s'offre à la vue, et on lit au-dessus ces mots en transparent: CHEMIN DU TEMPLE DE L'HYMEN. L'amour, placé sous le berceau, indique le chemin; de petits Cupidons viennent entrelacer de guirlandes de fleurs Arlequin et Colombina et les entraînent en dansant. Arlequin, transporté de joie ainsi que Colombina, fuient par le berceau.)

SCENE XVI.

(Pierrot paraît, son ventre n'est plus gonflé, Il est étonné de ne plus voir personne dans l'appartement, appercoit la robe et la perruque du médecin et reconnaît son erreur. Bientôt l'entrée du berceau s'offre à sa vue; il recule de surprise, la curiosité l'engage à s'en approcher. Il veut l'examiner de près, il y entre insensiblement. La glace reparaît tout-à-coup, Pierrot enfermé, crie, mais en vain.)

SCENE XVII.

PANTALON, GONDOLPHO, FIDÉLIA, *Ecuyers, Domestiques, etc. accourent, ils cherchent Colombina et passent tous dans l'appartement voisin.*

SCENE XVIII.

(Le théâtre change et représente un bois; dans le fond s'élève le Temple de l'Hymen; de chaque côté du temple sont des groupes d'arbres sur lesquels sont montés de petits Génies soutenant des guirlandes de fleurs qui se joignent d'un arbre à l'autre; les Prêtresses sont rangées sur les degrés du temple, la grande Prêtresse est au milieu d'elles sous le portique, un autel est au-devant.) (Tableau.)

SCENE XIX.

(Alfregonde sous l'habit d'une grande Prêtresse, Arlequin et Colombina paraissent avec un air pieux et soumis ; ils se mettent à genoux à quelque distance du Temple.

Les Prêtresses forment une marche religieuse, autour d'eux, la grande Prêtresse leur fait signe de se relever et de descendre l'avant-scène; les Prêtresses se tiennent rangées de chaque côté des coulisses ; pendant la marche, Pierrot paraît furtivement : il ouvre de grands yeux à la vue des Prêtresses et du Temple ; se glisse le long des arbres, arrive aux portes du Temple, et s'y introduit pour satisfaire encore sa curiosité.)

LA GRANDE PRÊTRESSE.

Aux ordres d'Alfregonde, les portes du temple de l'hymen se sont ouvertes pour vous, jeunes et infortunés amans, plus d'allarmes ; à peine l'encens des autels aura-t-il exhalé vers les dieux, ses vapeurs sacrées, que l'aurore du bonheur luira déjà sur votre destinée. (*il les rapprochent l'un contre l'autre.*) Vous allez être unis... chérissez vous toujours autant que je vous aime. Puisse le ciel exaucer mes vœux !... (*Elle les menace en arrière d'une terrible vengeance, toutes les Prêtresses font le même mouvement et en même tems.*) Tout est préparé pour votre alliance, mais avant, il existe dans cette contré, un usage que je dois vous apprendre ; afin d'obtenir des dieux leurs faveurs inéfables, il faut leur faire un sacrifice, et ce sacrifice consiste dans l'offrande de la chose à laquelle on est le plus attaché après l'objet de son amour...

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! c'est un plaisant usage que vous avez-là.

COLOMBINA.

Que pourra-t-il leur offrir !...

ARLEQUIN.

Attendez, je vous prie, un petit instant ; Colombina, qu'est-ce que tu veux que je donne ?...

COLOMBINA.

Hélas ! je cherche...

ARLEQUIN.

Dites-moi, madame, vous qui les connaissez les dieux, qu'est-ce qui pourrais leur plaire Je ne sais pas encore beaucoup de choses, moi, je suis venu au monde hier, et je me marie aujourd'hui...

LA GRANDE PRÊTRESSE.

Ne possédez-vous donc aucunes pierreries, aucuns bijoux précieux...

ARLEQUIN.

Ma foi je n'ai que ce petit anneau d'or, mais il ne peut pas me quitter...

LA GRANDE PRÊTRESSE.

Pourquoi cela ?

ARLEQUIN.

C'est un talisman qu'une fée ma donné le jour de ma naissance, et j'y tiens quoique nous ayons déjà eu une petite querelle ensemble...

LA GRANDE PRÊTRESSE.

Plus il vous est cher, plus les dieux seront satisfaits.

COLOMBINA.

Si ce collier de perles...

LA GRANDE PRÊTRESSE.

Le droit de faire ce don appartient seul aux hommes. (*à Arlequin.*) Mais de quelle utilité peut vous être ce talisman ? n'avez-vous pas pour protectrice la puissante Alfregonde, aussi généreuse dans ses bienfaits que terrible dans sa vengeance... n'aurez-vous pas à l'instant pour épouse, la plus douce, la plus aimable des femmes ; vous jouirez en paix d'une félicité parfaite, jamais de peines, d'inquietudes, prospérité, abondance, richesse, que vous manquera-t-il ?... L'homme ambitieux et insatiable doit conserver avec soin un talisman, je l'avoue, mais il devient sans prix et sans valeur pour celui qui n'a plus rien à desirer que la bienveillance des dieux, l'amitie de sa femme et l'estime de ses amis.

ARLEQUIN.

Ah ! vous avez raison, vous avez raison, puisque c'est ainsi, tenez... je garde mon petit talisman, parce que si les dieux se fâchaient, si ma femme ne m'aimait plus, et si mes amis m'abandonnaient... il me transporterait dans un autre pays.

LA GRANDE PRÊTRESSE.

Ainsi donc, vous refusez aux dieux ce léger sacrifice ! Prêtresses retournons au temple.

ARLEQUIN, *courant après elle.*

Madame la Prêtresse... je vous en supplie... arrêtez. Elle ferait comme elle le dit... allons, puisqu'absolument vous le voulez... et que sans cela je ne pourrais épouser ma chère

Colombina... prenez-le... aye, aye, aye. (*il hésite encore.*)
Le voici.

FINAL.

ALFREGONDE, *le saisissant avec transport.*

Je le tiens ! je le tiens ! il est en ma puissance !

CHOEUR DE PRÊTRESSES.

Il est en sa puissance !

(Arlequin et Colombina effrayé se resserrent mutuellement.

ALFREGONDE, *avec rage*

C'est à présent que je vais me venger !

ARLEQUIN, COLOMBINA.

Hélas ! hélas ! quelle est donc notre offense !
Dites-nous ! dites-nous ! qui peut vous outrager ?

AFFREGONDE.

Si j'ai feint un moment de vous être propice,
C'était pour avancer votre horrible supplice.
Tremblez ! vous êtes sous ma loi,
(avec force.) Tremblez ! et reconnaissez-moi.

(Coup de tonnerre. La nuit succède au jour ; Alfregonde quitte à l'instant son vêtement de grande Prêtresse, on la revoit sous le costume du premier acte ; dans le même tems, toutes les Prêtresses jettent également leurs robes et sont métamorphosées en furies, elles prennent sur l'autel des torches qui y sont préparées : le Temple de l'Hymen se change en un antre infernal, d'où sortent des démons et esprits malfaisans, armés de torches, d'épées et de poignards flamboyans ; après quelques démons, Pierrot sort de l'antre en exprimant tout son effroi, il cherche à se sauver, ne pouvant y parvenir, il se prosterne à deux genoux.)

CHOEUR.

Saisissons-les sans plus attendre.

PIERROT, ARLEQUIN, COLOMBINA.

Par grace, daignez nous entendre.

CHOEUR.

Saisissons-les sans plus attendre.

ARLEQUIN, PIERROT.

Messieurs les diables, appaisez-vous !

CHOEUR.

Entraînons-les.

COLOMBINA.

Ciel ! épargnez-nous.

CHOEUR.

Entraînons-les sans plus attendre.

COMLOMBINA, ARLEQUIN, PIERROT.

Prenez pitié de notre sort !

Ensemble.

CHOEUR.

La mort !
Point de pitié pour votre sort !

ARLEQUIN, COLOMBINA, PIERROT.

Prenez pitié de notre sort.

CHOEUR.

La mort !

ARLEQUIN, COLOMBINA, PIERROT.

De grace, de grace, daignez nous entendre

ALFREGONDE.

Par les tourmens les plus affreux,
Oui, qu'ils périssent tous les deux !

Ensemble.

CHOEUR.

Dans les tourmens les plus affreux,
Oui, qu'ils périssent tous les deux !

ARLEQUIN, COLOMBINA, *se serrant entre leurs bras.*

Dans les tourmens les plus affreux,
Ensemble nous mourrons tous deux!

PIERROT.

Dans les tourmens les plus affreux,
Ils me f'ront mourir après eux.

ALFREGONDE et CHOEUR.

Séparez / Séparons les sans plus attendre,

Par les tourmens les plus affreux,
Oui, qu'il périssent tous les deux.

(Grand mouvement de pantomime ; Alfregonde jette un regard de pitié sur Pierrot, et ordonne qu'on l'éloigne ; deux démons s'en emparent, et l'entraînent dans l'antre infernale. On arrache Colombina des bras d'Arlequin. On l'emporte, etc.

Arlequin, terrassé par le nombre, est au centre d'un groupe de démons formant un tableau au milieu de la scène : dans le même instant, Colombina évanouie, entre deux furies, traverse les airs dans un char de feu : Arlequin et le groupe de démons s'enfoncent dans l'abyme ; Pierrot paraît sur le sommet du rocher, les bras ouverts et tendu vers le ciel. Alfregonde triomphe.)

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le théâtre représente un lieu aride et sauvage, des rochers escarpés s'élèvent de tous côtés ; à droite on distingue l'entrée d'une sombre caverne. Demi-jour.

SCENE PREMIERE.

(Alfregonde, seule, debout auprès de la caverne, est appuyée sur sa baguette magique ; elle paraît inquiette et pensive, la musique exprime d'abord l'agitation de son ame ; peu-à-peu Alfregonde sort de sa rêverie.

ALFREGONDE.

Plus de doutes... l'arrêt du destin est irrévocable !... et du fonds de cette caverne ténébreuse, mon oracle vient de me le confirmer. (*Musique.*) En effet, les prestiges de mon art s'évanouissent insensiblement ; ma puissance jusqu'alors invincible déjà est atténuée par une autre puissance ! (*Musique.*) Mes redoutables ennemis, cruelle adversité ! sont parvenus à tourner contre moi des armes qu'avec tant de peines je leur ai enlevées ! Homme créé pour ma perte, c'est donc en vain que je veux te combattre ? tu es en mon pouvoir et je suis ton esclave ! infâme talisman.

ARIETTE.

Anneau fatal ! pourquoi t'ai-je ravi ?
Maintenant, qu'hélas ! je te possède,
Par toi mon cœur est asservi.
Un amour violent à ma haîne succède ;
Son feu sacré m'embrâse et me dévore !
Mon ennemi ! faut-il que je l'adore !
Anneau fatal ! inutiles efforts,
Pour l'arracher... douleur extrême !
Il m'arrache le sein lui-même !
(*jetant un cri*) Dieux ! dieux ! je souffre mille morts !!!...
(*Elle tombe a terre, épuisée de souffrance.*)
Anneau fatal ! pourquoi t'ai-je ravi ?
Maintenant, qu'hélas ! je te possède,
Par toi mon cœur est asservi.
Un amour violent à ma haîne succède ;
Anneau ! pourquoi t'ai je ravi ?

Faut il ainsi me laisser abattre par des revers ! ne puis-je donc point encore me livrer à quelqu'heureux espoir ?... le découragement et la stupeur sont le partage des ames pusillanimes et faibles !

L'oracle qu'à l'instant j'ai consulté, ma répondu que cet anneau... cet horrible anneau perdrait à jamais son empire magique, si je pouvais parvenir, sans user de violence, à le faire reprendre par la même main donc j'ai sû l'ôter avec adresse : mais a-t-il ajouté, cette main doit auparavant devenir celle de votre époux... aussitôt que ce dernier en sera de nouveau possesseur, la flamme ardente qui vous consume cessera ; vous serez sans amour, lui sans défense, ses protecteurs sans pouvoir ; Alfregonde, retenez bien ces paroles ; le triomphe le plus grand vous attend pour récompenser vos succès, mais la chûte la plus terrible vous est aussi préparée, si vous échouez après une seule tentative... Qu'importe, quelques soient les dangers menaçans qui environnent cette entreprise, quelques soient la profondeur des abîmes qui s'entrouvent sous mes pas, je marcherai avec hardiesse contre ma destinée, je réunirai les moyens surnaturels qui me restent, j'emploierai tout, tout jusqu'à l'illusion. C'est par elle qu'il est toujours facile de tromper les hommes. (*Elle fait une courte conjuration.*)

SCENE II.

(Arlequin couvert de chaînes, autant que possible, et assis sur une pierre, sort de dessous terre, accompagné de trois Esprits malfaisans armés de poignards. Arlequin regarde le nouveau lieu où il est transporté. Alfregonde lui fait signe de se lever et semble éperdue à l'aspect d'Arlequin.)

ALFREGONDE, *émue.*

Je vous ai fait paraître devant moi... pour vous instruire du changement subit que des motifs puissans apportent à votre position ; vous serez libre à l'heure même si vous acceptez mes offres.

ARLEQUIN, *regardant toujours autour de lui.*

Oui.

ALFREGONDE.

Songez que vos jours sont en ma puissance...

ARLEQUIN, *préoccupé et cherchant.*

Oui.

ALFREGONDE.

Ne comptez plus, ni sur l'appui de Kosmogor, ni sur la protection de Fatzima.

ARLEQUIN, *toujours préoccupé et cherchant.*

Non.

ALFREGONDE.

Votre première imprudence sur le lac des Ecueils à entraînée la seconde plus funeste que la première, puisqu'elle m'a rendue maîtresse d'un talisman... d'un talisman qui vous garantissait contre les atteintes de ma juste vengeance.

ARLEQUIN, *toujours cherchant.*

Oui.

ALFREGONDE.

Colombina...

ARLEQUIN, *interrompant.*

Colombina ! parlez, parlez, ou est-elle, je la cherche partout et je ne la vois pas.

ALFREGONDE, *à part.*

Trop fortunée rivale. (*haut.*) Colombina est auprès de son père.

ARLEQUIN.

Auprès de son père ?...

ALFREGONDE.

Oui, j'ai cru devoir lui pardonner, et sur le champ elle à été transportée au sein de sa famille.

ARLEQUIN.

Ah ! je vous remercie... je vous remercie. Voilà donc la première bonne action que vous faites de votre vie !

ALFREGONDE, *faiblement.*

Téméraire ! écoutez un étrange aveu ! qu'il me coute de vous le faire ! lorsqu'hier dans l'Isle du Sommeil et sous les traits de la reine Morphéïde, je voulus vainement être proclamée votre épouse, alors je vous tendais un piège et n'enviait votre choix que pour mieux vous tromper... mes projetsfurent déçus. (*avec expression.*) Mais aujourd'hui qu'une passion délirante vient malgré moi de s'emparer de mon cœur... aujourd'hui que mon existence est enchaînée à la vôtre, aujourd'hui enfin qu'un oracle trop cruel vous a nommé l'unique arbitre de mon sort, oubliez les maux que vous avez soufferts, jouissez de l'avenir d'un éternel bonheur, acceptez mon empire et ma main, et reprenez vous même... cet anneau, que je vous ai enlevé, ce talisman si

précieux qui n'a rien perdu de son pouvoir... reprenez-le ; vous dis-je, Alfregonde vous le rend, prononcez un seul mot, et dans l'instant tout ici va se métamorphoser à vos yeux : ces rochers arides deviendront un palais de cristal, et ces pesantes chaînes des guirlandes de fleurs !...

ARLEQUIN, *à part.*

Elle est folle, en vérité, ou enragée cette femme-là ! non, c'est plutôt quelque nouvelle embûche... va, va, tu joues bien ton rôle, mais tu ne m'attraperas pas ! (*haut.*) Madame la fée, je suis sensible, très-sensible à la passion... avec laquelle... je suis bien votre petit serviteur, rendez-moi mon anneau et gardez votre main.

ALFREGONDE.

L'ai-je bien entendu ?

ARLEQUIN.

Vous direz, vous ferez tout ce que vous voudrez, mais jamais, je ne serai infidèle à ma chère Colombina..

ALFREGONDE.

Vous y songez encore, lorsqu'en ce moment même elle vous a déjà oublié.

ARLEQUIN.

Ça ne se peut pas.

ALFREGONDE.

En ce moment même elle appartient à votre rival.

ARLEQUIN.

Pas possible, pas possible.

ALFREGONDE.

Homme incrédule, sois convaincu.

(Le rocher du fond s'entrouvre et l'on voit à travers une gaze, le seigneur Pantalon qui unit Colombina au seigneur Gondolpho. Ce dernier aussitôt presse contre son cœur Colombina, qui répond à ses caresses. Arlequin se désespère, il veut s'élancer sur le tableau magique, le rocher se referme.)

ARLEQUIN.

Ça m'est égal, ça m'est égal, je ne crois pas encore ce que vous venez de me montrer, vous m'en avez déjà fait voir bien d'autres, madame la magicienne. D'ailleurs, que Colombina me soit parjure ou non, jusqu'à mon dernier soupir, je lui serai constant.

ALFREGONDE, *troublée.*

Hé bien... puisque tu m'abandonnes à mon désespoir,

puisque rien ne peut plus différer mon anéantissement, l'oracle du destin va s'accomplir, tu me causeras la mort; mais avant je veux que tu expires à mes yeux par de cruelles souffrances, un poison brûlant circulera bientôt dans tes veines, cette femme qui t'es si chère et à qui tu sacrifies dans un seul jour des années de bonheur, tu vas la revoir; mais l'illusion sera détruite, tu vas la revoir, mais encore sous le poids des chaînes dont je l'ai fait charger. Elle sera témoin des douleurs aigues qui déchireront ton sein; elle les partagera sans pouvoir les diminuer, et tous deux, dans les angoises d'une mort affreuse, vous maudirez le jour, le jour qui donna naissance à votre détestable amour.

(Alfregronde fait un signe, des Esprits malfaisans apportent une coupe d'or, Alfregonde prend la coupe et la présente à Arlequin qui n'est pas très-empressé de l'accepter. Tous les Esprits malfaisans lèvent en même tems leurs poignards sur sa tête. Arlequin prend la coupe en tremblant, l'approche doucement de sa bouche et éternue à fur et mesure qu'il l'approche de ses lèvres : Alfregonde et les Esprits malins sont repoussés par une force inconnue.)

ALFREGONDE.

Quel pouvoir inconnu, malgré moi me repousse et m'entraîne ?...

(Arlequin éloignant la coupe de ses lèvres, les Esprits à l'instant, se précipitent sur lui. (Tableau.) Arlequin recommence et éternue encore. Il éloigne de nouveau la coupe et de nouveau les poignards menacent ses jours.)

ARLEQUIN.

Pauvre Arlequin, il n'y a plus de milieu; te voilà entre la mort et le trépas; tu n'as qu'à choisir. Colombina, chère Colombina! adieu.

(Il boit le poison, Alfrégonde et les Esprits fuyent malgré eux.)

SCENE III.

(Au même instant, Arlequin est travesti en guerrier cuirassé, du milieu de sa coupe sort une lame, de sorte que sa coupe devient dans sa main une épée à large coquille.)

(Le théâtre change, les rochers disparaissent et laissent voir une campagne.)

ARLEQUIN.

O moment innatendu! est-ce bien moi... (*il se tâte.*) Je ne suis pas encore mort, ce poison à produit un singulier effet... une épée à ma main, un costume de guerrier.

(On entend une musique lointaine exprimant des pas précipités.)

Qui est-ce qui accourt de ce côté ?

(Le bruit augmente.)

SCENE IV.

PIERROT, *accourant*, ARLEQUIN.

PIERROT, *les chaînes aux mains : il se prosterne devant Arlequin.*

Bon chevalier ! bon chevalier ! qui que vous soyez, ayez pitié de moi ! Quel est, s'il vous plaît, le chemin le plus court pour sortir de ce pays, et se rendre à Venise, ma patrie ?

ARLEQUIN.

Comment, c'est toi Pierrot ?

PIERROT, *se relevant avec effroi.*

Ah ! mon dieu, j'crois que c'est lui ? oui, c'est encore le sorcier ? Seigneur Arlequin, grace ! grace !

ARLEQUIN.

Ne t'enfuis pas... je ne suis plus magicien.

PIERROT.

Quoique vous ayez changé d'habit, ça n'empêche pas. (*à part.*) Faut pas trop s'y fier ? (*haut.*) Comment donc que vous avez fait pour vous déguiser comme ça, si c'est vrai qu'vous l'êtes plus magicien.

ARLEQUIN.

Je ne sais à qui je dois cette nouvelle métamorphose, car je suis brouillé avec mon petit papa ; j'ai perdu mes tablettes, on m'a pris mon talisman... et j'ai bien du chagrin. (*il pleure.*)

PIERROT.

Hé ben, quoique nous allons donc devenir, vous avec votre grande flamberge à la main, moi avec mes grosses chaînes ? faut nous en aller...

ARLEQUIN.

Je ne quitte pas ces lieux que Colombina ne me soit rendue, morte ou vivante.

PIERROT.

A moins qu'elle ne tombe des nues, vous ne la retrouverez pas de sitôt.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que tu dis donc là ?

PIERROT.

J'étais grimpé sur le haut d'un grand rocher, ousque messieurs les démons m'avaient honnêtement placés, en me disant, d'une voix agréable et douce, *(il imite la voix rauque et forte.)* Reste-là curieux imprudent et regarde. Moi j'ai regardé, et j'ai vu que, tandis que vous descendiez au fin fond des enfers avec tous les diables, mademoiselle Colombina s'envolait dans les airs à perte de vue, avec des vilaines harpies qu'étaient plus laides... ah ! qu'elles étaient laides...

ARLEQUIN.

Tu me fends le cœur, Pierrot, tu me fends le cœur ; c'est égal, le génie bienfaisant qui me protège encore, ne m'aurait pas sauvé la vie, pour me faire exister sans ma chère petite Colombina ; il doit savoir combien je l'aime, et.....

(Le son de la trompette guerrière se fait entendre.)

Qu'entends-je ?

PIERROT.

V'là encore queuque nouvelle catastrophe.

(On entend de nouveau la trompette, les timballes et autres instrumens guerriers doublent le bruit ; en même tems un trophée s'élève de terre, il est posé sur un piedestal. On lit ces mots sur le piedestal : COLOMBINA SERA LE PRIX DU COURAGE. Arlequin et Pierrot, d'abord effrayés, s'approchent du trophée et lisent.)

ARLEQUIN, *lisant.*

Colombina sera le prix du courage ! (*il prend avec précipitation un bouclier, un casque, une lance.*) Sangodémi, quelle force ! quelle valeur ! quelle intrépidité ! (*il frappe du pied.*)

PIERROT, *tout épouvanté, se cache derrière le trophée.*

Ah ! mon dieu ! qu'est-ce qu'il a donc ? (*le trophée redescend, Pierrot ne sait où se cacher.*)

ARLEQUIN, *avec transport.*

Oui, oui, oui je veux me battre : j'ai soif de carnage et de gloire.

PIERROT, *derrière un arbre.*

Il dit qu'il a soif à présent, il est possédé des démons.

ARLEQUIN, *avançant sur Pierrot la lance au corps, Pierrot recule à fur et mesure qu'Arlequin avance.*

Rien ne pourra me résister : je vais tout exterminer,

tout vaincre... mais personne ne me résiste ; qu'est-ce que je vais donc exterminer et vaincre ?

PIERROT.

Ah ! mon dieu ! qu'est-ce que j'apperçoit là-bas, là-bas ? Une armée de soldats ?

ARLEQUIN.

Il me font signe de venir pour me mettre à leur tête. J'y vais... messieurs, j'y vais...

PIERROT.

Et moi je me sauve. (*bruit confus : tocsin. Pierrot revient bientôt sur ses pas.*) Ah ! v'là le pire de tout, de c'te fois-ci, c'est fini, je suis mort !

ARLEQUIN, *regardant.*

Que vois-je de ce côté ? des grosses tours d'argent ? des murailles d'airain ? des portes d'or ? des mauvais génies garnissent les remparts ; c'est-là, oui, c'est-là qu'est renfermée Colombina, sans doute. Pierrot, te sens-tu du courage ?

PIERROT, *tremblant.*

Certainement...

ARLEQUIN, *allant et venant.*

Porte ma lance et viens avec moi...

PIERROT.

A la bataille ?...

ARLEQUIN, *marchant toujours.*

A la victoire ! point de quartier pour les ennemis. Nous vous battrons...

PIERROT.

Nous vous battrons...

ARLEQUIN.

Nous vous tuerons...

PIERROT.

Nous vous tuerons...

ARLEQUIN.

Nous vous poursuivrons...

PIERROT.

Nous vous poursuivrons...

ARLEQUIN.

Nous vous... allons nous en.

PIERROT.

Nous vous... allons nous en...

(Ils sortent en parodiant les héros de théâtre qui vont aux combats.)

SCENE V.

(Le théâtre change, on apperçoit une haute murailled'airain flanquée de tours d'argent, avec des portes d'or ; sur cette muraille on rempart on voit Colombina presqu'expirente au milieu d'un group d'esprits malfaisans, leurs poignards restent constamment levés sur sa tête pendant la scène suivante. Au pied de la muraille sont rangés des esclaves noirs, armées de lances. (Tableau.)

SCENE VI.

(Au son d'une musique guerrière un corps de combattans du parti d'Arlequin, s'avance et engage l'action, Arlequin, à la tête de la cavalerie, accourt pour soutenir l'infanterie. Il range son escadron en bataille sur l'avant-scène, faisant face à la forteresse et fond sur les soldats d'Alfregonde. Une nape de feu jaillit tout-à-coup du haut de la muraille d'airain et couvre les combattans. L'ennemi est en déroute on le charge vigoureusement ; mais Arlequin n'est pas encore vainqueur, un monstre se présente à lui, il le combat et est obligé de fuir, le monstre le poursuit.)

SCENE VII.

(Pierrot armé d'un sabre d'une grandeur extraordinaire entre en se sauvant d'un monstre énorme qui veut le dévorer. Il rencontre le premier et se trouvant entre deux, met bas les armes, se jette à genoux et les supplie de ne pas l'avaler.)

SCENE VIII.

(Arlequin reparaît, mais à pied : il tue un monstre et met l'autre en fuite : Pierrot fait le fanfaron.)

SCENE IX.

(Alfregonde cuirassée et casquée s'avance et défie Arlequin : elle est suivie de deux guerriers, la visière basse. Deux autres guerriers du parti d'Arlequin paraissent : combat à outrance : Alfregonde reçoit d'Arlequin le coups mortel. (Tableau général de désarmement.) Les mauvais Génies qui tiennent Colombina sous leurs poignards tombent morts ça et là autour d'elle, Colombina se jette à genoux et remercie le ciel.),

CHOEUR.

Victoire ! victoire ! victoire !
Expirez à nos pieds, perfides ennemis,
Nous vous avons vaincus, nous vous avons soumis.
Oublions à jamais, jusqu'à votre mémoire !...

(La muraille d'airain rentre insensiblement en terre, Arlequin vole vers Colombina et l'enlève dans ses bras; Alfregonde rénnit le peu de force qui lui reste pour exprimer sa rage et son desespoir.)

CHOEUR, *pendant que les murailles s'enfoncent.*

Colombina, dans les bras d'un époux,
Venez jouir du destin le plus doux !

COLOMBINA.

Bonheur suprême !

ARLEQUIN, *prenant Colombina entre ses bras*

Bonheur extrême !

(Arlequin apporte Colombina sur l'avant-scène, tous deux se jettent à genoux et s'embrassent; au même instant des petits Génies tenant d'une main une couronne de laurier et de l'autre une palme, accourent et forment un tableau en couronnant Arlequin et Colombina. Ce tableau placé au côté opposé ou Alfregonde est expirente de douleur et de rage, fait constraste.)

CHOEUR, *pendant le tableau.*

A l'allégresse ouvrons nos cœurs,
D'Alfregonde nous sommes vainqueurs.
Victoire ! victoire ! victoire !

(Vers la fin du chœur, et pendant ce tableau le théâtre se couvre de nuages, le tonnerre gronde, des nymphes avec des guirlandes de fleurs s'approchent de divers côtés et forment tableau à la descente de Fatzima et de Kosmogor assis dans une gloire.)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, KOSMOGOR, FATZIMA, *descendent dans un char.*

FATZIMA.

Alfregonde enfin tu es vaincue : ce pouvoir surnaturel dont tu abusas trop souvent pour l'humanité, cesse en ce moment d'exister pour toi : reconnais donc l'empire de la vertu, sache que si le crime peut quelque tems éluder sa juste punition, son châtiment pour être tardif n'en est que plus terrible. Quelle serait la consolation des malheureux sur la terre, si des êtres supérieurs ne prenaient à tâche de les venger de l'oppression et de la tyrannie des

méchans ?... Pour expier tes forfaits tu vivras encore un siècle dans les souffrances et les remords. Les enfers qui s'ouvraient à ta voix, vont devenir le lieu de ton épouvantable supplice, Alfregonde, je t'y précipite !

(Coup de tonnerre; Alfregonde est engloutie dans un torrent de flammes. Ensuite le char descend jusqu'a terre, Fatzima quitte son char. A Arlequin.)

Ta constance et ta valeur ont réparé tes fautes. Tu préféras l'amour de mon sexe à celui de la gloire, comme femme j'ai dû prendre ta défense auprès de Kosmogor ; il t'a pardonné et je t'ai secourue, mais rien ne peut excuser ta désobéissance ; Arlequin, le premier devoir de l'homme est de respecter les dieux, le second est d'être soumis aux chefs qui le gouvernent. (*à Colombina.*) Vous allez revoir votre père, fidelle Colombina, mais plus de craintes, il a reconnu ma puissance, son amitié vous est déjà rendue, vous allez le serrer entre vos bras.

SCENE XI ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, PANTALON, GONDOLPHO, PIERROT, FIDÉLIA.

(Colombina se jette aux pieds de son père, Arlequin à ceux de Kosmogor. L'un et l'autre les relèvent et les embrassent, Fatzima unit Arlequin et Colombina. Gondolpho jure dévouement et amitié à son rival : Pierrot demande à être marié. Kosmogor en souriant les unit aussi. Des guerriers apportent un pavois sur lequel Arlequin monte : Fatzima le couronne, les nymphes entrelacent Colombina de guirlandes, les nymphes forment un groupe et un tableau autour du pavois sur lequel est Arlequin; Fatzima touche Arlequin de sa baguette, il est à l'instant travesti en galant chevalier, la figure à découvert.

Le théâtre change et les nuages se dissipent, et l'on apperçoit le temple transparent de la Félicité. Les fées Alcine et Floramir le décorent ainsi que des nymhes et des génies. Marche triomphale.)

CHOEUR.

Plus de peines, plus de tristesse,
Que le plaisir remplace la douleur ;
Livrons-nous à sa douce ivresse,
Ce jour est celui du bonheur.

(*Groupes, Tableau Général.*)

FIN.

29-3-71

PQ
2274
H38N3

Hapdé, Jean Baptiste Augustin
La naissance d'Arlequin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY